

COLIN LEMOINE

MALGRÉ

roman

nrf

GALLIMARD

COLIN LEMOINE

MALGRÉ

roman

nrf

GALLIMARD

OceanofPDF.com

À Pénélope, Bastet endormie

OceanofPDF.com

« Je dus reconnaître que je n'étais pas capable de former un récit avec ces événements. J'avais perdu le sens de l'histoire, cela arrive dans bien des maladies. »

Maurice BLANCHOT,
La Folie du jour

OceanofPDF.com

Un jour, j'ai eu mal.

Non pas comme d'habitude, comme dans l'ordinaire des jours, ici ou là. J'ai eu mal ici et là, par ici et par là, mal comme on ressent une découture, insituable. Quelque chose en mon for intérieur s'est déflagré. J'ai alors eu mal pour toujours, à jamais, mal comme se fait la nuit, comme on reçoit l'extase ou la mort, mal comme on aime les jugs, les spasmes et l'ivresse, l'étau qui serre et le bât qui blesse, octobre, pleurer et sa mère. Toutes les douleurs exquises. J'ai eu mal pour de bon, comme un chien, comme un chiot. Je me suis alité, surmené en espoirs trahis, perdu dans l'éclatant désastre du corps.

J'ai alors erré dans le grand règlement intérieur.

L'histoire de ce livre commence à compter de ce jour, ignoré.

OceanofPDF.com

Il n'y eut pas de commotion. Pas de choc, pas de deuil, pas de coup du lapin. Pas de chose qui portât à conséquence, et dont l'évidence m'eût dispensé de vouloir repérer au milieu du chaos l'écharde hégémonique comme l'apiculteur la reine mère. Il n'y eut pas de ver dans le fruit défendu du corps paradisiaque, de cause princeps, d'abîme originel. Il y eut une onde recouvrante, une houle venue de loin, oublieuse de la rive. Il y eut un vacarme silencieux, avec quelques essais de paroles — « depuis quelque temps, je », « c'est étrange, mais », « je ne comprends pas ce qui », « bizarrement, hier ». Avant le trou noir qui engouffrera la santé, avant le mal qui m'interdira bientôt de consentir à la possibilité du monde sans croix ni chimie, il y eut d'abord une destitution du connu. Avec le sentiment, ou plus exactement la sensation, d'abriter de la douleur, mais aussi de l'étrangeté. D'avoir un corps étranger. Un corps étranger dont j'avais involontairement la jouissance usufructière.

Jouissance : cela fut assez bon, au début. Me revenaient la nécessité enfantine de prendre soin de soi et le goût des aliments doux car éphémères, toute cette causalité qui fait capituler le symptôme à force de pansements, de mercurochrome et de paracétamol, de mots prodiges et de corollaires empiriques, quand toute maladie est vouée à succomber car, dans le placard à pharmacie ou dans la mansarde hermétique du corps, existe le grand élixir de la convalescence, qui est certitude et qui est promesse.

Usufruitière : cela finirait, car je rendrais bientôt ce corps ruiné, palmyrien, cette machine valétudinaire.

Ce corps étranger, ce pseudo-moi, ressemblait au mien comme le *Balzac* du musée Rodin — parfait alliage de puissance et de superbe — ressemble à la statue, identique mais désaffectée, qui s'élève sans trôner sur le boulevard Raspail, tout près des brasseries opulentes, flanquées de belles chaises cannées en rotin, avec leurs ligatures souples, leurs couleurs alternées et leur estampille cuivrée portant fièrement le nom du manufacturier, tout près du jardin du Luxembourg et de ses sièges lourds et empilables, avec leur tubulure inaltérable, soyeuse quoique mate, tout près de ces assises révérees pour leur douceur mais soudainement prohibées par des maux *réapparaissants*, ainsi que l'on désigne les personnages qui, chez le même Balzac, puissant et superbe donc, reviennent tels d'inlassables spectres — têtus et familiers.

Chemin faisant, sans jamais mesurer la taille de la perte, je m'éloignais de moi. À force d'invisibles ravinelements, dont on découvre en regardant les cartes et les clichés anciens qu'ils ont tremblé le paysage, le mal m'érodait. Insensiblement, la douleur devenait insupportable. Elle ne m'agenouillait pas seulement, elle me défigurait. Je le compris une après-midi de juin quand le système de reconnaissance digitale et faciale de mon téléphone cessa de fonctionner, comme si la souffrance avait dégradé les empreintes de mes doigts et les traits de mon visage jusqu'à les rendre méconnaissables à l'œil technique. L'identité n'était plus une question de corps, elle s'était décollée de ma peau. Cette après-midi d'effroi défonça à jamais mon innocence amniotique : c'en était fini de l'exorable. Il me faudrait désormais chercher le contrepoison, le moindre mal, la peste qui fait aimer le choléra. Je devrais non plus vivre mais durer, assurer ma pérennité, essayer de persévérer dans le vivant, parmi les vivants, dans cette vie palliative pleine de cognées et de saignées, de larmes grosses et de coups de

dés, de meurtrissures, de séquelles et de tuméfactions, de stérilités et d'impuissances.

Il n'y eut pas de commotion, ni d'impulsion : ce grand saut dans le somatique fut dans le vide, vers ce lieu infini où l'on ne s'allège de soi qu'une seule fois. Il n'y eut pas de retour possible. Je n'eus pas même le temps de faire mes valises, de dire au revoir à ce que je quittais — mon unité et ma joie —, d'embrasser une dernière fois mon corps majestueux que je ne reverrais plus jamais. L'endolorissement se changea en douleur. En une irrémédiable douleur. Le « pas » se transforma en « plus ». Le passé simple devint imparfait, et l'imparfait un présent d'éternité.

Telle fut la commotion, la vraie : une cuisante conjugaison.

OceanofPDF.com

La douleur anéantit la temporalité et la saisonnalité. Cela fait des mois qu'il n'y a plus de lundis, mais de simples débuts de semaine dont je sais qu'ils suivent les répits du week-end et signent invariablement le retour du supplice au travail, de l'immobilité sur la chaise de bureau ou sur le fauteuil ergonomique qu'une concession à la médecine du travail m'a fait un jour essayer au fond d'une banlieue rouge, puis commander, puis délaisser, puis haïr. Demeuré dans un angle mort de mon bureau — un open space imaginé pour dompter les corps collatéraux —, le fauteuil attise ma tristesse et certaines convoitises, la faute à ses accoudoirs de plastique lustrés, à son assise et à son dossier ajustables. Trône délaissé, il me rappelle que je suis un roi qui se meurt, que mes forces s'éteignent, que les mesures prises avortent, que la clémence promise échoue, que mes efforts dociles pour « aller ne serait-ce qu'un peu mieux » prennent l'eau ou, comme sur ce fauteuil imbécile, la poussière.

Il n'y a plus de lundis, plus de mercredis, plus de sentences chronologiques, seulement des moments passés ou non avec l'acier du mal. Il n'y a plus de fins d'après-midi, mais juste des délivrances conquises après des journées passées à tenir, juste des droits à regagner la position amie — alitée. Il n'y a plus de réveils, mais des retrouvailles avec la douleur diurne. Il n'y a plus de secondes, de semaines ni de mois, il n'y a plus d'instant, mais des laps de temps, des « périodes », comme disent les physiciens, des plages avec ou sans douleur. Il n'y a plus de durées, mais des fréquences et des intervalles, épouvantablement récidivants. Ne

comptent désormais que le ressac des maux et le jusan de l'étau : les durées sont devenues des marées.

(Il y a six ans, à Claire : « Songe que j'ai sans cesse mal depuis trois jours. » Hier, à la même : « Songe que j'ai mal depuis deux mille jours. » Ses « ne t'en fais pas, dans une semaine, ce sera un mauvais souvenir » ont laissé place à ses « qui te dit que dans six ans tu souffriras encore ? ». Après ces mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept jours, comment croire au énième médicament, à la nouvelle prescription, à la position du lotus, aux mots de réconfort, aux caresses profuses, aux caresses inconditionnelles qui disent que nous sommes encore aimés ? Le calme était hier attendu, il est aujourd'hui espéré. Je mise sur l'avenir. Je parie, cherche à y croire. Je guette les signes de toutes parts. Ma vie est une superstition, et le monde partout augure ; je scrute le ciel, les signes et les oiseaux ; je sonde mes entrailles et mes viscères. De la souffrance, je suis l'aruspice.)

La douleur chronique est une chronique de la douleur. Dans mon petit agenda, j'ai décidé d'évaluer le mal sur la double page qui déploie l'année à venir, pressentant que l'unité de mesure excéderait la semaine ou le mois. Avant le coucher, d'un stylo plume dont la pointe fine autorise une précision millimétrée, j'accomplis en cachette un rituel identique à celui des prisonniers consignait sur les murs de leur geôle un temps sinon insensible. Dans le rectangle matérialisant chaque journée, je colorie à l'encre noire la quantité de douleur ressentie et, par ces rectangles alignés, je jauge le mal. Géomètre du souvenir, je mesure combien la douleur noircit mes jours. Panoptique du mal quotidien, ce petit damier est un jeu d'échecs répétés, un écheveau semblable à ceux de l'art brut. Rigoureux, il me permet de contempler à vue d'œil l'étendue des dégâts, l'inclémence de ma vie faite chienne, les moments de crue. Ridicule éphéméride que gondolent des larmes éclatées et qu'aquarelle l'encre mauvaise ; car sans doute est-ce là le rôle de ce carnet de santé : me faire pleurer — sur mon sort, sur mon passé,

sur cette vie immonde que j'enregistre avec un soin d'entomologiste. Je tiens moins compte de la douleur que j'en tiens le compte, obsédé par la noria du mal, effrayé à l'idée de dépasser les quatre-vingt-dix jours d'arrêt maladie au-delà desquels je percevrai — cruelle locution — un *demi-traitement*.

La douleur chronique, c'est la maladie de Chronos. Non pas la chronicité mais, sans accentuation, la chronicite, avec son suffixe semblable à celui de la cystite, de la névrite, de la pancréatite, de la prostatite, de la poliomyélite, de la conjonctivite. La chronicite, c'est l'inflammation du temps dilaté, la brûlure du régulier, la condamnation méphitique à endurer le retour du même et sans diphtongue, à habiter un monde que balisent les seuls recommencements. La chronicite, c'est l'inévitable répétition. C'est la douleur anaphorique. C'est l'insensible mouvement de la scie qui chaque jour entrouvre un peu plus ma chair blessée jusqu'à l'os, cette cruauté égoïne qui fend mon espérance mais jamais totalement, de sorte que, au jeu du gain et de la perte, l'usure peut encore se faire. C'est endurer l'endurance.

(Cette phrase de Charlotte, implacable : « Je me souviens de mon père qui souffrait le martyre parce qu'il travaillait à la chaîne, à l'usine Renault de Boulogne-Billancourt, mais qui se consolait de travailler selon les trois-huit, et à des postes différents, ce qui lui permettait d'alterner trois douleurs. »)

J'ai perdu toute notion du temps. Les « à ce soir », « à demain » ou « à jeudi » ne sont plus des promesses, celles que les mères glissent dans les oreilles comme dans les poches, mais des quantités de douleur. Je compte le nombre d'intervalles douloureux qui me séparent de l'échéance à venir. Je me dis que, d'ici là, il me faudra traverser deux ou vingt crises, deux ou vingt marées, et que, par conséquent, il faudrait que le rendez-vous tombe

dans un intervalle blanc, apaisé, à l'heure du ressac du mal ou de la douleur étale. Au parc, tandis que j'écoute des parents, toute voix dehors, rappelant à leur progéniture que les vacances seront dans « cinq dodos », je me découvre comme ces enfants incapables d'apprécier l'écoulement du temps, rassurés par la cadence métronomique du monde, destinataires d'un lexique plus concret, empirique. Je régresse en temps et en heures : mes dodos à moi sont des périodes douloureuses, endurées dans un grand lit à deux places, sans maman ni doudou ; en dépit de ma barbe et de mes rides, malgré mon grimage d'adulte, mon expérience du temps sent la couche et l'orphelinat.

Le futur est une somme de conditionnels. Il m'apparaît que je ne peux plus, au nom de cette précarité dolente, qui fait de mon corps un fétu, m'engager sans contredit vers l'avenir. « Je serai là en septembre », « nous dînerons au restaurant samedi » ou « lorsque nous serons en vacances » sont des formules intenable. Toutes mes phrases commencent ou se concluent par des « si », par des « si je n'ai pas mal » : « je te rejoindrai à Londres, si je n'ai pas mal », « si je n'ai pas mal, j'irai chercher les enfants à l'école », « nous ferons l'amour, si je n'ai pas mal », « nous boirons jusqu'à plus soif, si je n'ai pas mal », « si je n'ai pas mal, nous passerons au magasin », « je changerai de travail, si je n'ai pas mal ». Je pourrais ajouter « s'il ne pleut pas », « si mon enfant n'a pas de fièvre » ou encore « si la guerre n'est pas déclarée », mais je dis « si je n'ai pas mal ». Le surgissement de l'événement n'est imputable qu'à la souffrance ; elle seule peut faire effraction dans le mouvement de mes journées. Je la brandis et la redouble comme un mantra. Prophylaxie dérisoire qui entend conjurer les majestés de l'inconnu, égrener les mots du mal comme les doigts sur le chapelet. Suprêmement rythmée, avec ses retours et ses dodos réguliers, ma douleur tient tête au hasard et, fiable comme la lune, abolit l'inconnu.

Se peut-il que je sois en souffrance comme en confiance ?

(Juliette, à qui j'exprime mes peurs, me dit que je ne le « perds pas, ce temps », que je fais mille choses, que je continue à inscrire mon nom dans des livres ou des revues, à aller au marché, à élever mes enfants, à répondre à mes amis, que je prends acte du monde qui m'entoure, que ce dérèglement, en somme, ne porte presque pas à conséquence.

Claire me répond de le prendre autrement, ce temps, sans urgence, et « sans tyrannie du devoir à accomplir ». Elle me dit qu'elle m'aime, et que tout va bien. Donc.

Martin m'assure qu'il y a un « temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux », et que la grâce consiste à l'accepter. Il me parle de Simone Weil, de l'Ecclésiaste, d'Antonin Artaud et de Brigitte Bardot. Il me fait rire.)

Dans la psyché du salon, moi. Moi : mon image. Fermeté de la silhouette, tonicité des muscles. Épaules alignées, bassin déhanché. Léger contrapposto. Corps athlétique, praxitélien, sculpté par le renforcement musculaire, les longueurs de bassin et la course à pied. Par la volonté. Figure de marbre, mais saccagée de l'intérieur.

Beauté parjure.

Ma grâce comme une excuse, ou une amabilité. Comme la moindre des choses. Comme une politesse redoublée à mesure que me remue l'indiscernable venin. Bénéfice secondaire : le mal qui la corroie rend la chair bonne et douce, onctueuse. « Morbide », disent les Italiens. Et parfois désirée par des femmes et des hommes comme du bon grain alors que partout l'ivraie.

Je trompe mon monde par ce corps qui passe son temps à passer pour. Je suis comme la grande odalisque d'Ingres, cette esclave de porcelaine, belle, visiblement belle quoique douloureuse, splendide mais excédentaire, cou trop long et vertèbres surnuméraires. Ma conformation joue des tours. À table, on trinque à notre santé, y compris à la mienne. Dans les hôpitaux, on rit de me voir si beau en ce miroir qui habille le large mur face auquel des anatomies tentent de se réparer en rythme. J'y suis accusé de tricherie. Personne n'y croit. Je serais indemne, ils seraient damnés, eux qu'autorisent leurs craquelures, leurs sillons et leur affaissement. Illégitimité de ma présence. Mes « paramètres » sont excellents et ma marche « déliée ». Je vais l'amble au milieu des perchérons.

Mon apparence dément ma douleur comme le rose vif sur les corps hagards de Pontormo. « Toi, vraiment ? » Dans le regard de l'autre, l'interrogation, au pire la suspicion avec, sans doute, ce malin plaisir à considérer que la désunion frelate la vie d'autrui, que dans la faïence macère parfois la déconfiture, que le contenant est au contenu comme Venise à la joie — un cadre stérilement beau.

On me demande des signes extérieurs de douleur, mais je n'ai que des mots. Il faut me croire sur parole. Dans ce corps bénin gît un mal qui, chez d'autres, creuse les joues et courbe le buste, amoché et enlaidit, dépare l'ancienne harmonie : le *saccus merdae* peut être tressé de fils d'or ou serti de lapis-lazuli.

(L'ami de Paul me l'a dit : « Comment y croire en vous regardant ? »)

Sur mon corps-amanite, des regards comme des mouches. Des gestes, même. Parfois de la convoitise, enflammée par mes phrases prophylactiques. Interdit par la douleur, mon corps est une braise.

Que du feu, alors que partout de la cendre.

Mon charme n'est pas rompu par la douleur.
Apparemment.

OceanofPDF.com

Ma souffrance est un supplice sans catastrophe. Un supplice qui, bien qu'il soit sans catastrophe, n'ignore rien de l'urgence qui assiège un transatlantique fendu en deux ou le radeau de *La Méduse*, au milieu des icebergs ou des eaux mauritaniennes, qui commande aux hommes perdus des gestes de première nécessité — secouer un drapeau, faire un garrot, trouver de la viande, une issue, un refuge, un toboggan, des bras, des mots, des mots, des mots, des lèvres. Quand l'aumône est un monde. Empire du fatidique, de l'ultime douceur, de l'extrême-onction. De la nécessité première. Il faut. Maintenant. Sinon jamais plus.

Dans mes journées scélérates urgèrent sans discrimination : cette morphine dans ma veine, cette semelle orthopédique, cette lotion ophtalmique lubrifiant ma concupiscence, ce psychotrope camisolant mes muscles, cette huile dite « essentielle », désirable par sa seule épithète, ces « fleurs de Bach » me promettant « confiance et réconfort », cette menthe poivrée, ce neuroleptique permettant, l'espace d'une heure trente, d'acquiescer rêveusement à mon propre corps, ces mains faisant si bien ce que d'anciennes dussent autrefois faire un peu. Ces viatiques, je les ai recherchés dans des pharmacies de nuit et dans des herboristeries sans charme, j'ai fait en leur nom des pieds et des mains, des détours, je les ai traqués comme on traque l'edelweiss dans des montagnes impossibles — obstinément. Pour eux, j'ai dit « merci, si vous saviez » à des apothicaires de campagne et à des parapharmaciens balnéaires, à de petits

thaumaturges glissant sous ma langue des hosties éphémèrement analgésiques.

Je suis en urgence. Sonnent sans discontinuer des sirènes et des alarmes. Je vis en guerre. Je suis en état de siège. Je rêve d'urgences hospitalières, celles dont me plaisent l'odeur d'excrément que ne dilue pas celle de la javel, la douceur des brancards et les néons inflexibles, les gueules cassées, les visages tristes, hagardement tristes, les membres amputés, les bandages, les tubes et les perfusions, toute cette principauté du cathéter où j'aimerais qu'une place me fût réservée, avec ma chemise repassée et mon cou parfumé, malgré cette tenue que je peux encore avoir en toute chose. Tout urge, me somme. L'alentour est en joue. Je hausse les épaules et les mains, je suis sur le point de me rendre. Plus de voix amies, de rires, de tintements, de chants des oiseaux. Plus de tralala, partout l'hallali. Je suis une bête traquée. Le danger se rapproche et, avec, l'imminence du dénouement. Plus de sous-bois, de cache profuse. Juste une lisière, un état limite. Où vais-je tomber, atterrir ? Quelle est la lieue prochaine ? Ma vie est une orée, inquiète comme les orées, quand le remplacement des platanes par les pins dit l'imminence de l'océan et que le virement des couleurs à Venise promet la brume. Tout seuil est l'endroit d'un pressentiment : bientôt, quelque chose.

Sans l'intérim du répit, la souffrance est une damnation, une urgence. Outré par le mal continu, mon corps ne sait plus la paix. Les réunions au travail me coûtent des jours de récupération. Il n'est que de demeurer en vie, de me perpétuer encore un peu, de relancer une dernière fois le sablier. Je pense parfois à abdiquer, à m'offrir la mort comme un cadeau empoisonné, à me donner cette mort qui soustrait et qui sépare enfin, cette grande déhiscence qui arracherait définitivement mon corps à mon esprit, qui délivrerait mes journées évertuées, pleines d'efforts, de commandements intérieurs, de promesses déçues, de comptes et de

comptages, de promis-je-me-lève-à-dix, cette mort qui me redonnerait à l’Arcadie du corps insolé par la joie.

(Alors que je lui demande si elle veut bien venir à mon chevet, Claire : « Est-ce vraiment urgent ? » Sa question, qui dégourdit la voix maternelle, me crève le cœur car elle range l’urgence du côté de la nécessité, mais aussi de la nouveauté. J’en veux à sa doctrine pompière qui s’inquiète des avalanches, mais pas de l’érosion. « Ce qui est urgent, lui dis-je, c’est le mal permanent. N’est-ce pas urgent de soigner ce corps qui n’en peut plus d’être un corps ? N’y a-t-il pas urgence à me soustraire à la lèpre quotidienne, bordel ? » Puis, derrière le bruit d’une casserole : « Tu me parlais ? »)

OceanofPDF.com

Au milieu de ma douleur, je m'ébats et m'ébroue.
Tout est effort et labeur.
Ma vie, à présent ?
Une nage du chien.

OceanofPDF.com

Ceci est mon corps. Mon corps est la métabolisation concrète de ma douleur, sa parure quotidienne et sa semblance dans le monde. Sa présence réelle. Transsubstantiation qui transforme en chair la volatilité du Mal, l'inassignable Zéphyr. Mon corps m'incarne. Il me présente et me représente — en société, en réunion, en regard des miroirs. Il est mon effigie. Ce mot m'évoque « l'exécution en effigie », cette époque où, faute de mettre la main sur un criminel, les autorités inquisitoriales commandaient *in absentia* de pendre publiquement un mannequin de sorte que fût rendue une sentence fictive, mais non moins effective. Ce succédané de corps était le corps même, et l'âme même. On lui tranchait la tête ou le brûlait. On lui plantait des aiguilles, parfois. On pouvait l'aimer aussi, comme plus tard le peintre autrichien Oskar Kokoschka qui, terrassé par le départ de l'ensorcelante Alma Mahler, envoya des consignes épistolaires à une marionnettiste pour qu'elle lui confectionnât un mannequin capable de ressembler, à la vue et au toucher, à l'amante enfuie — yeux en amande, sourcils de geisha, seins enflés par la mémoire, tubéreux comme les dômes des églises orthodoxes, sexe isocèle, noirci dans l'angle inférieur, chthonien. Ivre de ce pantin démantibulé, mais éperdument réel, le peintre erra longtemps dans Vienne, de cafés en salons, affublé de sa poupée grandeur nature, de ce substitut de l'aimée — contumace. « Ceci est son corps », disait Kokoschka à la terre entière, comblé par la comparution de cette femme retrouvée grâce à l'étoffe et à la couleur, fier de cette poupée corvéable à merci, à mi-chemin entre la putain et le gisant, épris de ce

machin anthropomorphique capable de porter absence et présence. Qu'eût été la vie du peintre sans ce corps déliré, sans cette reconduction folle de l'amour fou ? Qu'eût été sa peinture sans ce gros « objet transitionnel », sans cette « illusion d'omnipotence » ainsi que des psychanalystes, culbutant la vieille nomenclature de l'âme dans cette même Vienne, s'ingéniaient à baptiser les hochets, les peluches et les grigris ? Qu'eût été son existence sans cette grosse poupée si peu fantoche, sans ce corps merveilleux, capable de dire l'ineffable et d'objectiver l'invisible ? Sans elle, Kokoschka n'eût-il pas troué sa tête pour qu'y passât enfin l'air neuf de l'immense dehors ?

OceanofPDF.com

Suis-je malade ?

OceanofPDF.com

L'échec et l'éparpillement diagnostiques imposent leur évidence : je souffre hors du champ médical. Sciatalgie, cruralgie, lombalgie, fibromyalgie, cervicalgie : ma vie est une « algie », un suffixe flou, flottant, un sentiment vague. Un désordre. Ma douleur est une douleur de la douleur. Une sensation. Rien ne vient l'objectiver — signe clinique ou preuve irréfutable, imagerie ou virologie. Je ne lutte pas contre une maladie, mais contre de la douleur. Aucun « substratum anatomique », comme dit le rhumatologue. On n'y voit rien. Je souffre, mais je suis en bonne santé. De la souffrance, je n'ai même pas la gueule de l'emploi : mes réflexes fonctionnent, mes muscles palpitent et ma peau bronze, mon corps peut toujours se rendre désirable malgré le mal qui me houle, en dépit du fracas intérieur et de ce que j'en dis. En surface, tout va bien, pour le mieux, la dame de l'agence immobilière m'identifie toujours, mes enfants aussi. La photographie sur mon passeport n'engendre aucune perplexité aux guichets d'embarquement. Partout des signes d'évidence, des marques de reconnaissance. Je coïncide avec mon identité. Je me ressemble encore. Ici ou là, on me remet, comme dans ces vernissages dont j'abhorre la hantise ostentatoire, comme dans ces pinacothèques où des cadres supérieurs et des femmes parfumées à l'ambre s'échinent à préserver un peu de leur lustre, et de leur glaçure. Mon corps ne se craquelle pas. Le vernis tient, mais le châssis est défoncé.

L'algie est une douleur humiliée car inobjectivable, flottante comme l'incertitude, suspecte à force de laisser « carrière à la conjecture », comme l'écrit Baudelaire, qui sait combien le mal passe par le grand tamis de la langue, qu'il faut s'entêter à dire ce que le monde ne sait pas voir. L'algie est l'aire du doute infini, du soupçon extérieur. Rien n'est clair. Tout est trouble.

Le vécu et le visible paraissent en moi se disjoindre inexorablement. Désormais, les médecins ne m'auscultent plus, ils m'écoutent. Ils s'en remettent au seul relais de mes mots. Je peux leur écrire, leur téléphoner, me dispenser de toute présence, n'être jamais examiné. Depuis combien de temps n'a-t-on pas pris mon pouls ? Qui dit que bat normalement ce cœur qui curieusement s'époumone ?

Ma douleur sans lésion est un tourment sans protocole. Je voudrais n'être pas dolent mais malade ou blessé — fracture, angine ou tuberculose. Je souffre trop, du trop. Hypersensible, hyperesthésique, hyperbolique. Les praticiens du bon sens et les thuriféraires du « ressenti » — coaches de vie, bienfaiteurs certifiés, sibylles sophrologiques — ont remplacé les médecins traditionnels ; avec leurs commissures si nettes, ils me parlent « retour d'expérience », « lâcher-prise » et « feed-back », « vélo elliptique », « gymnastique », « approche holistique », « syndrome hémisphérique » et « culpabilité problématique ». Leur « ique » contre mon « algie », leur thérapeutique contre mon errance, leur volonté contre ma quête.

Que peut la douceur sur le mal ?

Je me souviens de ce vieux Chinois, que j'allai voir sur recommandation. L'homme était réputé inégalable. Il dénouait l'insoluble, disait-on. On frappait à une porte laquée rouge, on pénétrait dans l'antre en ouvrant cinq ou six rideaux, on effeuillait l'espace. On attendait dans une petite pièce, où demeuraient sur la table un thermos de thé noir et, au mur, deux gravures japonaises abolissant la perspective et la gravitation, deux

estampes dites du « monde flottant », selon cette formule qui paraissait la périphrase même de mon algie. On regardait fugitivement les trois posters tuilés de la baie d'Along, de la Grande Muraille de Chine et du mont Fuji, tout ce syncrétisme asiatique qui nous mettait dans le cœur un peu de paix, et un peu de doute. On observait l'affiche multicolore d'un grand pied divisé en différentes zones, semblable aux cartes élémentaires de l'enfance qui avaient aiguisé notre amour de la reconnaissance et des désignations. Ce pied était constellé de nombreux points dont on comprenait grâce aux légendes qu'ils étaient des rhizomes vers d'autres organes, des gâchettes vers le soulagement. On attendait longtemps, enveloppé par une musique carillonnante dont on ne savait si elle nous berçait ou nous agaçait, et par des vapeurs d'encens qui formaient dans l'air un dernier rideau. On était dans *Le Lotus bleu* et en métaphysique. C'était beau. Monsieur Wang, avec son nom tranchant comme un sabre, apparaissait sans rien dire, idole aux mains de lutteur, au corps de lutteur et aux cuisses de lutteur. Monsieur Wang parlait beaucoup. On ne comprenait pas, on s'excusait de tendre l'oreille pour essayer de saisir ses phrases équidistantes du français et du mandarin. On ne comprenait rien ; c'était du chinois. On ne pouvait pas échanger, plus ratiociner, recourir au pouvoir des mots. Il n'y avait pas de langage possible : c'était nouveau. On devait s'en remettre aux seuls gestes, à ces mains orbes qui nous aplatissaient sur la table comme une limande, qui nous prenaient les épaules avec une puissance sans ménagement, qui jouaient avec nos pieds comme avec des osselets, qui équarriquaient notre résistance, nous faisaient viande, préféraient à la tendresse la tendreté. On lui disait. On criait, il riait, il disait « toi drôle », « toi pas mal ». Il nous demandait « toi aller à la plage ? », on disait non, il allumait un briquet puis chauffait huit bouches de verre dont il ventousait notre dos, léopardé de cercles noirs durablement désobligeants. On repartait roué, mais heureux. L'algie avait disparu, enfin transformée en meurtrissure.

L'enfer n'est pas la douleur extrême, mais l'extrême répétition de la douleur. Il me faudrait ne plus souffrir d'attendre, ne plus souffrir de souffrir, précipiter le monde de la douleur vers sa fin, basculer le corps vers le temps d'après, le rendre à la temporalité, aux heures et aux minutes, à la grâce, comme Paul dégringolant de son cheval sur le chemin de Damas. Souffrir dans le temps relève de la conversion, et certainement du miracle. Heureux celui qui réintroduit de la durée, qui échappe à l'ankylose du temps fixe, qui renoue avec le cadran du monde, avec le calendrier, avec le temps liquide par lequel s'écoulent les secondes et les grains, quand s'épanche la vie qui va. Heureux celui qui voit le temps percer l'abcès, suturer les os, refermer la fracture ouverte, faire toutefois que la greffe prenne. Heureux celui qui abandonne la plaie pour la cicatrice.

Pour goûter le sentiment du temps, je me pince le bras gauche avec l'ongle de ma main droite, avidement, malicieusement. Mutilation domestique qui s'abreuve du lait maternel, avec ses caillots moralistes et ses « tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même ». À ma main droite, pleine de rapacité, j'offre en pâture mon bras gauche, que j'abandonne sur mon matelas comme la gazelle se donne à la lionne. Je mets la main sur la proie et, tandis que l'index torsade la chair vive, l'ongle du pouce opère. Cela me plaît ; il se passe quelque chose, et ce quelque chose change avec le tic-tac de l'horloge. Le temps officie. Apparaissent sur la peau une échancrure nette, puis une entaille floue, puis une bouche vulvaire qu'ourlent deux

minuscules lèvres, puis un hématome, puis une marque semblable à un stigmate, autrement dit à un souvenir. Sans attendre, les couleurs virent. D'abord sépia, le sang coagulé se pare de reflets bleuâtres, puis brunâtres, puis olivâtres, puis noirâtres. La plaie devient ecchymose, puis cicatrice. Enchaînement des réactions. Étude des métamorphoses. Sous le secret de mes draps trop propres, enkystés par l'amidon, je me lacère pour réintroduire la durée. Je me pince pour croire au temps.

Pour éprouver diversement cette durée, j'ai acheté un petit sablier de verre, au prétexte de l'offrir à mes enfants pour se brosser les dents. Le déversement du sable dans le bulbe inférieur me méduse. Cet écoulement ininterrompu ressemble à mes marées, à mes plages douloureuses, nul grain de sable ne pouvant enrayer une mécanique faite de grains de sable. Sable, plage, marée : le corps est le lieu de l'érosion éternelle, et la maladie une grève de la fin.

Contre le temps incessant, la mort m'apparaît moins comme une expiration biologique que comme une délivrance susceptible de m'arracher à la perpétuité douloureuse. Ça finira, de toute façon. Rien de cela n'est éternel. J'ignore si la mort est un couronnement ; je sais seulement qu'elle écroulera le mal.

(Paul me dit de ne pas attendre, de ne plus surseoir, de ne jamais laisser traîner, de prendre la douleur à la racine, de l'étouffer dans l'œuf, de la médicamenter, de la saigner, de la faucher au moindre indice de son bourgeonnement. Sa prescription me contrarie car elle glisse dans ma main non pas une Table de la Loi ou une vie mode d'emploi, mais une pompe à morphine qui me rend à ma responsabilité scélérate. Paul se moque des indulgences : il sait depuis la nuit de l'enfance le pouvoir des étranglements.

Juliette s'insurge contre cette prescription de Paul, fustige sa violence illusoire, commandée par une « virilité d'adjudant ». Elle plaide pour la sagesse et la clémence, pour cette délicatesse femelle qui rend les hommes

bons lorsqu'ils vont aux mamelles des louves ou dans le ventre des baleines.

Charlotte ne m'entend pas, entêtée par une expérience victorieuse, car jamais désavouée, qui hisse le passé en réservoir du bon sens, qui fait du « vécu » une source inépuisable d'homologations, à coups de « je me souviens que », de « j'ai moi-même un ami qui », de « preuve en est ». Je voudrais qu'elle me délivre avec la formule exacte, par l'abracadabra de la langue. De Charlotte, enivrée de jugeote, j'abhorre plus que tout l'exhortation à « prendre mon mal en patience », cette formule par quoi j'entends une injonction à prendre le temps de souffrir, à prendre le mal dans la patience, dans les rets de ma patience, comme si je pouvais prendre mon mal en mon âme et conscience, alors que c'est l'inverse, que c'est le mal qui me prend, que c'est lui qui me ligature et me dompte, me guide comme un chien, m'oblige à renifler la pestilence de mon chagrin, me montre jour après jour que c'est moi qui suis sa bête, sa chose. Mon mal me prend, et il est plein de superbe. Il me prend dans son filet, dans sa toile. Il est l'araignée et je suis la mouche, cette mouche à merde aux reflets émeraude, vile et belle, d'une turpitude coruscante.)

À la mort de mon grand-père, je demandai à récupérer deux reliques : une pince à sucre chromée qui, semblable aux crochets que téléguident les enfants dans les fêtes foraines pour harponner des peluches, incarnait parfaitement l'idée que je me faisais de la promesse déçue ; une petite horloge hexagonale de formica verni dont le cillement de l'aiguille, découpant le silence comme une hache le bois, glissait dans mes tympanes le *bruit même du temps*. Tout est bon pour renouer avec la bienfaisance de la durée, pour n'être plus chien ni mouche, pour égrener, écouler et épancher, pour réintroduire la cadence dans mon corps ruiné, offert en holocauste à Sa Majesté l'Immobilité.

Est-ce que la mort de ma chatte ou de mon père, qui me réclamerait tout entier dans la tristesse, suspendrait le déchirement du corps ?

OceanofPDF.com

C'était mieux avant.

Pour échapper à la douleur apoplectique, j'écoute des bruits enregistrés il y a un an sur le dictaphone de mon téléphone portable, à Naples. On y entend le chahut étouffé de la rue, les cris des enfants, la pétarade des vespas, la rumeur joyeusement onomatopéique de la ville. Je me souviens de cette captation sonore que je conçus comme une provision de réel pour les moments ronceux : je suis, mais j'ai été — là, heureux.

J'ai la nostalgie de moi, de ma vie de plaisance, de mon corps alangui d'avant la santé subvertie et la peine endémique, métastatique, d'avant l'infraction de la douleur, ce cheval de Troie venu saccager mon cœur heureux. Qui sait l'odyssée ? Où est l'Ithaque passée ?

La douleur m'accompagne partout, ordure ancillaire qui écoute aux portes et prend mon pouls, ne lâche jamais mes pensées ni mes gestes, exécution perpétuelle dont l'absence adventice est inquiétante, car le repos de la guêpe est encore une piquê.

Sur toutes les mauvaises photographies où s'affiche mon visage, je peux dire si j'ai mal ou non. Ce n'est pas mon visage qui dit, c'est mon souvenir absolu de l'instant engravé, ma commémoration involontaire de la douleur qui fait de ma vie une grande réminiscence. Je peux dire si, lors de cette visite au Louvre, devant le petit tableau de Lubin Baugin, j'avais mal. Je peux dire si je feignais d'admirer ou si j'étais mobilisé par la douleur qui grève le cœur. Je peux dire si l'œil s'enchantait ou si la main s'assurait dans

la poche de la présence du cachet antalgique. Je peux dire si, au parc, sur la gondole ou au dîner, j'avais dans les veines cette mélasse, ce sang noirci par la bile et épais comme le naphte, ce mauvais sang qui est le pétrole des désenchantements. Je sais, en tout lieu et en tout temps, si le mal était là. Je sais ce qu'il en était alors que Claire, avec ses jambes douces et ses longs cheveux, avec son corps velouté par l'insouciance, ne savait rien de cette souffrance qui désormais m'est tout et qui me voit délibérer sur les possibilités de sa suspension — sommeil, ivresse ou mort.

Le mal est invétéré. Il ne cesse plus. Sans doute est-ce cela, l'enfer : non pas le couronnement de la barbarie, mais le royaume de la récidence. L'infini est le pseudonyme de la douleur. Plus d'innocence. Tout nuit. Tout est nuit. Je rêve d'un corps de rêve, sans entraves et sans représailles, sans le jugement de Dieu, sans la transhumance des spasmes. Je rêve d'oublier la calamité présente et d'acquiescer aux désirs qui sont des demains. Mon corps produit du mal ; il est malfaisant. Il est malfaisant à son gré, quand bon lui chante, et il chante, contingent comme le tortionnaire qui le lundi apporte en sifflotant une gamelle de riz froid et le mardi un générateur électrique. La roue de la fortune abolit la certitude. Je peux le matin me fustiger de n'avoir pu changer la litière du chat qui compte sur mon corps parjure pour demeurer dans le sien, me réjouir l'après-midi de n'avoir pas fouillé ma poche devant le petit tableau, puis me jurer le soir que plus jamais le chat, plus jamais la peinture, plus jamais ces êtres et ces choses dont me révoltent la beauté paresseuse et la persistance fainéante dans la vie.

L'humanité m'est pénible : elle jouit là où je rate. Nous nous croisons sur la pente du monde, elle en danseuse, moi en chute libre. Je pense à la grosse dame aux cheveux mauves, à sa silhouette massive, boursouflée comme une abdication, dilatée sous une robe noire disant le veuvage de sa santé, je revois sa haine éparpillée tous les jours dans les commerces de

mon quartier, de sorte que sur son mauvais timbre, familier comme le grésil du tue-mouches ou l'abolement du chien, plus personne ne se retourne. Je pense au vieillard de la fontaine Wallace, ce bénitier séculier où je viens tous les jours verser dans ma gorge l'eau qui fait glisser dans le toboggan intérieur les médicaments bicolores, je pense à son regard trop clair, auroral, démenti par une voix rauque, élimée en admonestations contre l'inconséquente jeunesse, contre ces garçons décidément impolis et ces filles aux épaules nues. Les revoyant, je les écoute enfin, et j'entends leur nostalgie, qui n'est pas celle d'un temps perdu mais d'un corps révolu, comme envolé. Ils ne vocifèrent pas, ils pleurent des cris et sanglotent au nom d'une usure invisible ; ils gémissent car les médecins ne savent pas et que les injections ne soulagent plus. Ils ne vilipendent pas le mauvais étiquetage de l'avocat ou l'inadvertance du mégot, mais ce monde entier avec lequel ils ne parviennent plus à faire corps, alors que, moins gros et plus jeunes, moins mauves, ils en étaient les récipiendaires de droit et les protagonistes de fait.

Ils me ressemblent, mais à voix haute.

Je les revois et je les écoute, me demande s'ils ont, comme moi, un psychanalyste immodérément silencieux face à leur corps désassemblé, une vie faite de trous sans vie, des pilules qui sont l'encapsulation de la promesse et de la honte, de la maman, quelqu'un qui, comme Claire, leur lit des récits de douloureux chroniques glanés sur Internet, tous ces cantiques anonymes dont l'écoute alitée, paupières closes et mains jointes, abuse ma solitude, calme mon cœur échevelé, asphyxié et permet ma réintégration dans la grande communauté des hommes. Je les écoute autrement, comme jamais, fort de la douleur qui élucide les cœurs et toujours reconnaît les siens. Je les écoute et j'entends leur foi dans le langage, dans cette parlure sauvage qui n'est pas une clameur ni une déclamation, un mugissement ou un abolement, une grosse parole lancée

contre la foule, mais un cri nu venu de l'exil, un brame qui, au milieu de la futaie des jours, permet de souffrir encore et d'encore se souffrir.

OceanofPDF.com

Le monde est tremblé. J'essaie, pour n'être pas dépaycé, de m'en remettre au familier, tout comme le petit garçon, pour consentir au sommeil sous la mâchoire de l'obscur, s'en remettait aux choses connues — comptines périmées, rais ordinaires, idées fixes et odeurs de souillure. Le familier n'est plus dans ma famille d'où mon corps inflammé m'exclut, attendu que mes enfants veulent une mère qui cajole et non un père qui s'étend, plus dans mon travail où faire illusion est un plein-temps, plus dans ces rues pavées de mauvaises intentions que j'emprunte en titubant, grisé par le mal. Le familier gît dans le mal quotidien qui m'a apprivoisé en claquant des doigts, qui a entaché ma santé comme le noir pollue le blanc, la cendre souille la chaux, comme la macule sur l'iris corrompt le champ immense du visible. Mes nouvelles mœurs, édictées par la jurisprudence de ma douleur, hissent le passé en paradis perdu, quand mon corps n'était pas dépuclé par le mal. Tout m'est intolérable qui me rappelle combien mon innocence n'est plus.

Je ne sais pas souffrir.

Le paysage a changé. Les noms aussi. Ceux des médicaments, couronnés par le suffixe « -il », celui qui sent la meute et la mort, le chenil et le péril, tout l'exil de soi. Le monde aboie. Est une traque. Comment m'abandonner, me résoudre à cet infinitif réfléchi, censé dire la paix par l'abdication ? M'abandonner ? Qu'est-ce qui se cache sous ce *m'*, sous cette

simple lettre qui est un mot munificent quand il est épelé, un mot qu'une petite apostrophe relie ici au souci de soi et suture au grand fait de perdre ? Que s'agit-il d'abandonner, au bout du compte ? Mon identité — celle des mairies d'arrondissement et des commissariats de police ? Mon image — celle des tablées qui sans cesse m'échappe en dépit de la cautèle et des roueries, de même que me stupéfient toujours les photographies développées malgré la préméditation de ma pose ? Mon enfance, avec ses pourquoi et ses comment, en quête d'une parole sentencieuse, trop grande comme ma salopette ? Me faut-il abandonner la béquille ou l'orthèse, les doudous ou les grigris, les roues stabilisatrices, tout cet instrumentarium qui consiste à tenir et à croire que l'on tient ? Puis-je m'abandonner sans effondrer ce corps qui est un boyau de muscles sans vertèbres, une peau gonflée sur un manque, une amphore tournée sur un creux métaphysique ? Est-il de combler ce trou qui est une clarté devant quoi je m'abîme ?

OceanofPDF.com

Mon corps bourdonne, pulse et résonne, me joue des tours et me malmène, me prend par-derrière, en traître, s'invite à ma table sans frapper, abjure ma douceur et congédie mes joies, joue des coudes.

Il semble vouloir prendre ma place.

OceanofPDF.com

La douleur, qui impose positivement sa présence ou son absence, est un monde dual. Je suis le greffier d'une marée qui charrie de la nacre ou de la vase, qui moire ou qui infecte, qui apporte quotidiennement de bonnes ou de mauvaises nouvelles. Il n'y a, dans la stase des jours, que de simples contentements et de simples déceptions, comme au temps d'avant, indemne quoique perdu, car perdu, lorsque l'écolier recevait de bons ou de mauvais points, gagnait ou perdait au jeu de l'épervier, accroissait ou non son nombre de billes, lorsque, quelques années plus tard, le facteur déposait ou non dans la boîte la lettre de onze heures trente, cette lettre tant attendue, estampée de lèvres délavées par le mauvais maquillage et par l'empressement du désir. Les choses étaient ou n'étaient pas, et cela suffisait au bonheur, ou au malheur. Il en va de même avec le mal, qui engraisse une algèbre binaire. Est-il ou non là ? La promesse est-elle ou non tenue ? L'épine est-elle ou non enlevée ? La partie gagnée ? La journée vivable ? La lettre reçue ? La couche remplie ? La douleur ramène au pays enfant de la vie alternative, celle, cruellement facile, qui évince les tergiversations comme les nuances, celle des « oui ou non », des « noir ou blanc », des « loup, y es-tu ? ».

Être ou ne pas être souffrant : telle est la question, faramineuse. Le mal partout dévore mes pensées. Je me vois semblable aux monomanes de Géricault, yeux révulsés, irrattrapables, absorbés par l'ailleurs. Je ressemble aux fous qu'indiffèrent la douceur des voix, la couleur des choses et la

chaleur du bain, toute l'autorité du monde, aux hystériques de la Salpêtrière ou aux proscrits de Rodez, convulsionnés de l'intérieur. Ma douleur délire mon corps. Elle est panique, provient de Pan, de cette divinité pastorale portant barbe et cornes parmi les sous-bois, les prés et les ronces. Elle bat la campagne. Elle est suivie de fantômes, de diables et de foules, de singes hurleurs, de cris dans les tympans, de saccades, de stridences et de secousses. Elle déborde comme l'eau du caniveau, la lave du cratère, l'insulte de la vermine. Ordurière, elle blasphème la retenue policière et écume telles les bêtes. Incontinent, elle a l'odeur de l'urine et la couleur du sang. Elle tonitruue. Elle est une hyène fétide qui menace de hurler, de m'outrager publiquement, comme ces êtres frappés du syndrome Gilles de La Tourette, de cette coprolalie qui fait de la bouche une emmerdeuse spasmodique.

Je suis injurié de l'intérieur.

La douleur m'aliène. Me rend autre. Fou. Elle me dépossède de mes moyens, détrône mes facultés, mon jugement et ma lucidité, « abolit mon discernement et le contrôle de mes actes », ainsi que des psychiatres caractérisent aux assises les crimes sans clairvoyance, la barbarie à mauvais escient. Elle me prive de ce corps dans lequel je pense. Elle me déglingue sans compensation. Me transforme. Elle est engendrement, étire mes yeux, embrume ma vue, ankylose mes bras, étiole mes jambes et palme mes mains. Par elle, ma bouche devient bec, mon cou s'allonge et se noue ; je deviens cygne, ou petit canard. Royaume des métamorphoses qui changent les hommes en animaux, qui leur mettent dans le dos des ailes et sur la tête des cornes, qui écaillent ou envolent, qui muent et mutent, qui transfigurent, qui transforment Io en grosse génisse et Lycaon en loup honteux. Ma douleur est une zoomorphie. Elle hybride mon humanité à coups d'animalité, me rend à la folle bêtise et à la folie des bêtes. Elle me met à quatre pattes et me fait braire.

Je suis un scrutateur obsédé, à l'affût du moindre signe, mobilisé par la transformation à venir, par la prochaine métamorphose, par le plus petit indice de la poussée animale. Par la bête dans ma jungle. Ivresse de la douleur qui est une balustrade, une bouée qui m'arrime à ce monde vertigineux où dégringolent les étourdis et les imbéciles heureux. Mon supplice est le brise-lames de l'imprévisible. Lâcher le symptôme, et son infinie pesanteur, c'est m'évanouir, ou m'écrouler. Le mal, cette limaille qui plombe mon âme, m'évite des errances et des envolées. Ma douleur est une gravitation. Régulière et familière, régulière dans le calendrier et familière dans ma chair, pareille aux menstruations qui enveniment le corps et dont l'absence un jour soudain envahit l'esprit, elle est un garde-fou.

Je condescends au mal pour éviter la folie.

Je suis sans repos. Je surveille la pulsion depuis le mirador du verbe, muré dans le langage. Ma prison est un panoptique, et j'y tourne en rond pour ne pas me perdre de vue.

Que serais-je sans la folie de la douleur qui m'agit ? Que serait ma vie sans cette prison de la santé, sans ce qui-vive ? Se peut-il que je sois verrouillé mais sécurisé par le mal qui courbe mes desseins, que la prison soit dorée, que je jouisse de ne plus choisir, de n'avoir plus ma liberté, d'être ainsi gouverné, d'être conduit à risque, d'être le jouet de la douleur folle comme hier de l'amour fou ?

(Martin, à qui je dis le joug du mal qui m'emprisonne : « En un mot, tu es captivé. Tu devrais songer à “de grands projets de dissipation”, comme la duchesse Sanseverina dans *La Chartreuse de Parme*. » Pas faux.)

Je vais à la « clinique ». J'aime ce mot, mais coupablement, car il dit le refuge privé contre la cour publique des miracles, contre l'indulgence hospitalière. Il sent les lettres de recommandation et les intercessions autoritaires, confraternelles, le passe-droit et le coupe-file. Je ne cesse de découvrir cela, aussi : ma douleur exile l'idéologie.

À la clinique, dont le nom bucolique coiffe les portes lilas de l'entrée, pareilles à celles d'une herboristerie, je vais faire un « électromyogramme », mot concret et mystérieux, loyal envers mon corps et mon désir de science. Délivrer des impulsions dans mes membres pour approcher mon corps lésé. Offrir le courant alternatif de ma douleur à l'intensité électrique. Un ampèremètre du mal : il fallait y penser.

Ça sent la lavande dans les couloirs. Mon corps s'offre à la science comme on traverse Manosque. Je m'installe dans une salle qui n'a d'attente que le nom : tandis qu'une voix me convoque sans délai, je galope derrière une blouse blanche qui me désigne la pièce déchue où pratiquer l'examen. La lavande du couloir s'est volatilisée, le lilas aussi. Envers du décor où règnent des odeurs mélangées et des meubles torves. On pourrait récurer le temps. Il fait trop chaud, moite. Des prises et des cordons disloqués lacèrent la pièce. Au plafond, un ventilateur. Au mur, un tue-mouches. La clinique ressemble à un dispensaire, Manosque à Hanoï. La blouse m'allonge sur une table de torture, électrodes sur les bras et les jambes. Aucune question : parcouru par le courant, mon corps passera aux aveux. Nous sommes tous

ainsi, et je suis comme eux. Vous êtes tous pareils, me disent le silence et le grésil. Les soubresauts de mes muscles écrivent bientôt sur le papier millimétré d'absconses amplitudes. Mon corps parle. Enfin. Interrogé, il avoue. Me désignant la porte, la blouse me tend pour preuve de mon passage un bulletin criblé de mesures, de même que les pédiatres délivrent aux enfants, après vaccination, des « certificats de courage ». Rendu au couloir lavande, je cherche quelqu'un à qui remettre ce papier abstrus pour que mon corps-machine soit décrypté, enfin soustrait à l'encodage de la médecine. Mais personne. Personne pour jouer la musique de cette feuille ponctuée de mille notations, semblable au carton perforé des orgues de Barbarie, cette feuille qui est peut-être la partition magique de ma plainte, et qui bientôt étoffera mon dossier médical ainsi que ma honte, celle de vouloir en découdre coûte que coûte avec le sens. L'humiliation ne décourage pas *ma volonté insubordonnée de savoir*, qui est la formule même de la mélancolie. Je me hais, mais je déchiffrerai.

À quoi donc ressemble ma douleur ? Quelle image peut rallier sous une forme juste mes souffrances éparses et, ainsi, m'exonérer de mots ? Au Japon, les êtres foudroyés par une douleur absolue sont réputés frappés par le syndrome du *tako-tsubo*, littéralement « piège à poulpes ». Il se dit que cette « sidération myocardique », qui n'est autre que la formule anatomique de l'effroi, pétrifie tellement le cœur que celui-ci revêt subitement la forme d'une amphore, de ces grandes amphores qui encellulent traditionnellement les poulpes, comme si le mal n'était plus l'animal mais sa cage, comme si la glaciation de la douleur avait dilaté le mal au point de le faire épouser son contenant. Se peut-il donc que mon cœur crevé ait pris la forme d'une grosse jarre, d'une urne funéraire — pompéienne et archaïque ? Serait-ce cela, la vraie forme de ma douleur : un abysse où gisent des amphores tristes ?

La douleur est irreprésentable ; la peinture et la sculpture, toutes les épiphanies du visible, dédaignent le sida, la maladie de Lyme, la sclérose en plaques ou le cancer du pancréas, toutes ces douleurs infuses, souterraines, tous ces acides incendiaires qui infiltrent imperceptiblement les organes ainsi que le sang. Que peut le peintre rapporter d'un corps envahi par la douleur intestinale, corroyé par des médicaments qui dans la bouche laissent le goût fuligineux de la fin ? Le poil du pinceau, le gras du pastel ou la pointe du ciseau peuvent exprimer la timidité, la paresse ou l'orgueil, les vices et les vertus, la vie morale, mais jamais les maladies intérieures, tous les hypogées de la souffrance. Canova aura ausculté les chairs promises, vu sur les fesses le pli que fait la pudeur et sur le cou celui que laisse la volonté ; Degas aura fouillé les redingotes et les tutus, les hauts-de-forme et les chignons irréprochables, la suie des hommes et le feu des filles, la virilité oblique et la femme imminente, toutes ces choses entrevues par des portes entrouvertes, mais Canova et Degas auront tous deux ignoré le mal inorganique, l'indiscernable douleur qui ne flétrit pas les regards et ne vitriole pas les peaux, tout ce mal ultraviolet qui échappe à la jouissance rétinienne.

De même, sur Internet, la pornographie offre l'hospitalité aux handicaps, aux difformités et aux amputations, aux nains et aux mutilés, aux superlatifs et aux hypertrophies, à l'exotisme de l'outillage — béquilles, prothèses et chaises roulantes —, mais le catalogue des perversions ne fait aucune place à l'endométriose ou à la spondylarthrite, à la souffrance sans

signe, à ce *pathos* sans *hubris*. C'est l'anormalité, ce débridement de la nature, qui fait bander, jamais la contrefaçon de la santé. La monstruosité est seule aphrodisiaque, pas la douleur, pas cette invisible douleur qui opère de l'intérieur, qui bourgeonne du dedans, qui met dans les ventricules et dans les poumons des algues malades, des surgeons pénibles et des spirées mortelles, des crabes brigands et des becs-de-perroquet, toute une faune et une flore inapparentes, toute une jungle peut-être, mais inapparente, là où l'œil réclame pour jouir des choses fastueusement visibles — arbres hauts et grands fauves.

Quand s'éclipse le visible, seules la bouche ou la plume, par où fuient les châtiments et les cochonnetés, sont érogènes. Sans déviance organique, il n'est que de dire pour jouir. Il n'est que les mots pour trahir l'intime dessiccation de l'être. Il n'est de souffrance qu'énoncée, que relayée par le verbe. Il faut être doué de langage, moins éloquent que locuteur, pour ramener à la surface les grandes escroqueries du corps. Sans les mots, pas de remuement intrinsèque : la littérature, où peut s'imager l'informel, est l'asile supérieur de la douleur.

Ensablée dans la mélasse du mot imparfait, ma langue peut-elle dire l'invisible, trouver l'image juste, quitte à devenir une image même, comme dans ces miniatures médiévales où des phylactères donnent corps à une parole sinon envolée, où des oriflammes de lettres incrustent des phrases dans le ciel haut, à l'instar de ces monomoteurs déployant par-dessus les plages estivales des traînées de messages volatils, comme si parler était une royauté, un stratus ?

Je souffre et, dans le même mouvement, goûte le pouvoir ainsi que l'impouvoir des mots, semblablement aux étreintes incendiées par l'inassouvissement, avivées par la tumescence folle de l'impossible jouissance. Je m'épuise en phrases infinies. J'effeuille à coups de langue mon corps inculte, cette bête de somme dont l'ombre chinoise dessine dans le petit théâtre du monde un pur-sang. Je suis déchu sans événement, sans

alpha, tombé sans croche-pied, infecté par un mal inqualifiable. Intraitable.
Je souffre de dire. *Pour* dire, qui sait.

OceanofPDF.com

Sur la feuille qu'elle arrache de son ordonnancier, elle s'avise tout à coup de donner forme à l'intensité de ma douleur, rythmée par des crises, longues comme le coucher du soleil, et par des rémissions, foudroyantes comme le rayon vert. La plume du stylo Montblanc, sans jamais quitter le papier, comme dans les épures d'Henri Matisse ou de Jean Cocteau, dessine une sinusoïde dont les cimes hautes et pointues, circonflexes, alpines et joyeuses, répondent à de longues fosses, celles de la souffrance océanique, durable. J'y vois le canyon de ma douleur, sa topographie ébréchée, son relevé élégiaque. Je pleure, mouille ma manche. Je cède face à la matérialisation parfaite de ce courant alternatif, avec ses périodes régulières et ses signaux asymétriques, face à l'encre noire traduisant l'électricité qui me parcourt sans répit et me charge d'une puissance inflammable. Je sanglote car le petit dessin, cette chose muette, exprime tout à coup ce que les mots ratent. Je lui dis que oui, que c'est cela, que c'est ainsi, que ma douleur est telle. Elle ne me prend pas la main, elle fait mieux, elle me donne le nom de ce graphe si loyal envers l'envahissement intérieur : le « rythme de la malaria ». D'un coup, ma douleur rejoint un mot exotique, un peu anachronique, un mot d'ailleurs et d'antan, un mot de littérature, un mot pareil au mot « sanatorium » que j'aime tant car j'y vois Thomas Mann, Vladimir Nabokov et Alberto Moravia, des enfants chétifs et des silhouettes ténues, la grosse dame mauve et le vieillard de la fontaine Wallace, toute une humanité invisible car déportée sur les sommets du monde, là-bas, au loin, en haut, au grand air.

Et dans ce grand air morbide, je vois voler les mots « phtisie », « cure » et « pleurésie », « Mitteleuropa » et « Kafka ». Je vois, parmi les cimes, sur la montagne magique, la veste galonnée d'Heinrich Himmler et, engoncée dans la veste, la silhouette du meurtrier et, sous son corps civil, son corps meurtri par une douleur insupportable qui fait de son squelette une herse et dépose dans son estomac des souffrances diaboliques — pulsions et remords mêlés. Je vois sa fine moustache, soignée comme un ralliement, et ses petites lunettes cerclées or qu'il a laissées sur le guéridon puisque, allongé, il offre son corps aux larges mains de Felix Kersten, grand Estonien au prénom de joie s'employant chaque jour à soulager ses châtiments secrets. Je vois le masseur balte, formé par le maître tibétain Kô, qui empoigne le corps tenu d'Himmler, vulnérable comme jamais, offert comme à nul autre, je le vois apaisant de ses doigts bons la chair mauvaise en échange de quelque transaction humaine — selon, la libération de cent étudiants norvégiens, le détournement de deux mille sept cents juifs vers la Suisse. Je vois Himmler, souffrant comme une bête avant d'être enterré comme une bête, sans sépulture et sous une terre ignorée, dérobé au recueillement, je le vois qui épargne des vies par paquets et par wagons au nom d'un soin petit mais infini. Je vois les mains providentielles dont le *Reichsführer-SS* ne peut plus se passer, ces grosses pognes qu'il veut exclusives car elles oignent de douceur la chair envenimée. Je vois sur la balance de l'archange Michel le soulagement de ce corps damné, contrepesé par le sauvetage de soixante mille vies. Et je vois encore, sous la terre ignorée, les galons ainsi que les lunettes cerclées or et, dans le grand air morbide, des étoiles jaunes et des soleils noirs, des astres gonflés par le chagrin comme des zeppelins.

(Claire : « Je me suis inscrite en ligne à une revue suisse de médecine. Tu verras, les comptes rendus sur la douleur chronique et les rapports des derniers congrès rhumatologiques y sont presque tous accessibles. C'est formidable, on va tout lire, enfin tout comprendre. »)

Je vis dans un monde sans certitude. Sans sûreté. Damoclès et Sisyphe. À ceux qui me côtoient, m'aiment ou m'auscultent, je réclame des garanties, des vraies. Mais rien ni personne pour démolir ma casuistique, pour lever mes soupçons obsédés, pour démonter le pyrrhonisme de mes « si je n'ai pas mal ». Dorénavant, je doute de tout et me réserve en tout, je vis en abstention.

(Jean me signale que tout un chacun peut « mourir demain ou se faire écraser en sortant de chez lui ». Son argument suffoque ma clémence : à ma sophistique, l'autre répond désormais par des lapalissades. N'en serions-nous que là ?

Pierre, à qui je dis combien le mal anéantit mes engagements, m'enjoint à ne pas dire sa conditionnalité, à bannir le « doute méthodique » qui tyrannise mes projections. Il a un peu raison, mais je ne le lui concède pas : la douleur est une contestation entêtée de l'altérité.)

La douleur exile en idiotie. Expatrie l'intelligence. Passé son seuil se dissipent la sagesse et l'expérience, les grands protocoles de la vie, mais aussi le discernement et la clairvoyance, l'entichement avec la nuance, tous les engrangements de la pensée par quoi l'on se croyait armé. Franchie la douleur s'envolent les bémols, l'assiduité dans le mot juste, la ferveur des spécifications, le camaïeu où puisait hier le langage pour dépeindre les choses, les lectures et les peintures que l'on imaginait institutrices à l'heure du grand chavirement. De mon corps endolori, Rousseau, Proust et Moravia ne soulagent rien, pas plus que Titien et Zurbarán, pas plus que la phrase dite par la jolie voisine près de l'hortensia, pas plus que les infinitifs auxiliaires et les impératifs susurrés sur des matelas, pas plus que cet aphorisme griffonné dans un carnet mais sitôt oublié, pas plus que cette émission de radio où, croyant me reconnaître enfin, je me sentis réintégré dans l'humanité. En douleur, il n'y a plus de mots doux, mais simplement de grands mots ; la langue y est dévitalisée, semblable à celle des récitants du métro, débitant sans génie les exubérances de leur souffrance, égrenant des poncifs et de vieilles lunes, œuvrant dans l'identique, incapables de varier leur plainte ni leur lexique. Je suis pareil aux mendiants des rames souterraines, dont il m'est toujours apparu qu'ils gagneraient à mieux vendre leur douleur. Ce faisant, je multiplie les tours de langue pour être entendu comme aux jours premiers et, constatant que les mots perdent ce pouvoir dont les chargeait hier la nouveauté, je tâche de les choisir grands et beaux, ainsi de l'enfant présentant à ses camarades des coquillages toujours

plus munificents. Mais, tandis que la récolte s'appauvrit, je cède minablement à la facilité, frappe fort au risque de sonner creux, présente de grosses conques vides qui transportent moins le bruit du mal océanique que le battement redoublé de mes frissons, que le son de ma sirène. Ma douleur est devenue déclamatoire, et simple d'esprit. Elle me déçoit.

(Jean m'apprend qu'une maladie dont on ignore la cause est qualifiée d'« idiopathie ». J'y entends : tu souffres de « la maladie de l'idiotie ».)

Rien ne peut rompre la série du mal — conclusions et théorèmes, *fatum* et *logos*. Ma douleur s'honore d'être objective, convoque les mathématiques et les probabilités, brandit des constats, dresse de misérables algorithmes. Les équations sont simples et sans inconnues. Ma souffrance déduit, démontre et conclut, étouffe l'autre à coups d'embuscades rhétoriques, d'irrévocabilité. Tout est bon pour piéger l'autre dans ses contradictions, pour rembobiner sur le rouet du paradoxe le petit fil à plomb de sa pensée. Mon inconfessable regret : ils sont rares à résister à mes vices de raisonnement, aux tours de ma langue infatuée, capable de vassaliser le premier venu. Je suis monarque en Idiotie ; j'y trône sans réserve.

(Jean a tort. Je ne « joue pas au con », je suis sans feinte.)

Idiote, la douleur désarme. Elle abaisse la parole dans un lieu démuni. La douleur est le démantèlement de l'escient, l'arriération de la clairvoyance — bonne à rien. Elle signe la retrouvaille avec la peur dégonflée, celle qui réclamait hier la lumière dans le couloir, le pansement sur la plaie, le gros câlin, le thermomètre entre les fesses, tous ces gestes de premier secours par lesquels nous acceptions d'entrouvrir aveuglément notre corps.

Ma douleur est une enfance. « Ça passera, que tu le veuilles ou non » : le bien-être et le relativisme environnants, toute l'aménité proverbiale me

saisissent d'effroi. Les autres sont idiots face à mon idiotie ; j'ai le couteau sur la jugulaire et ils m'enjoignent de respirer profondément, assignent le pharmacien Coué et le docteur Freud comme dans ces magazines de plage où la santé n'est qu'une hygiène volontariste, faite de décoctions et de résolutions, de prescriptions comportementales, de branlements de la volonté. Mes collègues, mes voisins et mes parents, ma boulangère, mon cordonnier et mon libraire, ceux qui bâillent devant ma douleur comme devant le Darfour, n'ont-ils rien d'autre à opposer à ma bêtise que ces piteux onguents, que ces doucereuses cautérisations ? Ont-ils oublié jusqu'à la providence ? Sont-ils incapables de délivrer des sentences épaisses et lourdes, définitives, implacables, infaillibles comme les Tables de la Loi, des phrases qui dussent les faire un peu des hommes ?

Où donc la parole n'est-elle plus interchangeable ?

Toute parole est une baudruche : ma bouche pauvre échoue à dire ma pensée fugitive, arrive toujours après la chose, tels ces feux d'artifice dont la décrépitation, encore audible après le poudrolement, rend l'esclandre du son étranger à la luminescence, déjà envolée.

(Paul me dit qu'il a depuis longtemps renoncé à attendre de l'autre des mots. Il s'est « fait une raison », et puis il s'en fiche. Sa douleur à lui est un silence ; il sait la parole vaine et que le réconfort échoue, la faute à l'anémie de nos cœurs désinvoltés. Il croit « à l'entente, pas à l'écoute ». Pierre, à qui je m'en ouvre, voit dans le retrait de Paul une « résolution pragmatique », du bon sens. Et je sais que Pierre se remémore cette passion pour une femme qui lui arracha le goût de la vie et l'usage de la parole, qui le rendit à ce silence involontaire, car étranger à tout décret, quand les mots ne font plus leur office de mots et que le sens demeure coincé dans la gorge, entre le plexus et la luette, hors de portée du langage, forclos.

Juliette me dit que Paul « s'abuse », Pierre trouve Charlotte « navrante », Jean s'insurge du « puritanisme de Martin », Suzanne persifle Jacques quand Claire approuve Pierre. Tous délibèrent dans le secret de la parole confiée. Chacun y va de sa voix, et de son souffle. Chacun ouvre des parenthèses, des guillemets. L'entour chuchote. Didascalise. Le monde est un chœur qui s'entrouvre.)

OceanofPDF.com

En vacances, sur les hauts du lac Léman tendu face au ciel comme une psyché, j'observe chaque matin, à la terrasse de la boulangerie, ample comme l'orchestre d'un théâtre, un vieux monsieur, béret gris sur une tête bizarrement sphéroïde, célébrer la beauté du jour recommençant. Après avoir posé ses grosses mains sur la tasse chaude de son café, il ferme les yeux, respire à pleins poumons l'air neuf du lac, cet air raffiné, indifférent à l'iode et au brome, puis, rouvrant les paupières, sourit outre mesure, ainsi que font les béats et les bienheureux, tous ces êtres dont la chair émolliente n'a jamais été lacérée par le désir qui met dans le ventre des tisons. Monsieur Charpin, avec son nom chaud comme un pain, ne me reconnaît pas, car la reconnaissance exige un principe d'individuation, or monsieur Charpin est au milieu de l'infini, ignore les particules élémentaires, les chairs multiples et les visages différents. Le monde de monsieur Charpin est un et indivis. Plein. Chaque matin, avant sa première lapée, l'homme me demande cérémoniellement quel jour de la semaine nous sommes puis, écarquillé par ma réponse, toujours conclut d'une voix admirablement nue : « Ça alors, c'est incroyable... » Sans point d'exclamation, mais avec trois points de suspension, ceux de l'enchantement sans étonnement : être « mardi » ou « vendredi » le laisse rêveur, car le jour ne lui dit rien, le mot ne veut rien dire, ne vient rien dire. Le monde est innommable pour monsieur Charpin ; je viens seulement déposer sur un jour de la semaine des phonèmes dont il ne goûte pas la justesse sémantique mais la musique pure. Le mot est une convention et un ordre, un pouvoir : j'en suis titulaire,

et il s'en fiche. Il ne veut pas savoir quel jour nous sommes, il veut que je l'énonce, que je le lui dise. Il veut se l'entendre dire. Il veut s'entendre prononcé le nom qui sonne en lui comme Aden en moi, ce nom lointainement étranger, ce nom d'apparat qui fait secrètement les poèmes et les jours. Pour monsieur Charpin, les mots ne signifient rien. Se peut-il que, m'invitant ainsi à nommer le monde, il cherche mon plaisir autant que le sien, comme pour m'aider à jouir de cette langue qui est élucidation mais aussi délectation ? Écoute le chant du verbe, oublie la griserie des idées, tends l'oreille et ferme les yeux, vois la boucle des voyelles et l'enroulement des consonnes, écoute comme les mots sont beaux, vois comme c'est incroyable, me dit monsieur Charpin, pour qui la langue ne dessille rien. Nous pourrions être « mardi », « autoroute » ou « oreiller », cela ne changerait rien à ce que voient ses yeux, à l'air que goûtent ses paupières closes, à la chaleur qui brûle légèrement ses mains. Notre langue, qui orne mais ne révèle rien, est une alliance coloniale bonne à civiliser les sauvages de son genre, et il s'en amuse. Pour monsieur Charpin, qui passe pour l'idiot du village, pour le crétin des Alpes, alors qu'il est l'un des derniers à aimer loyalement ces grandes montagnes dont il ignore jusqu'au nom, le réel est là, obvie, offert dans une présence que n'entachent pas les démêlés avec le verbe et les pénibles désignations. Tout — lac, herbe, soleil — est là, somptueusement innommé. Merveilleux car insignifiant. Cela suffit à combler son regard dépoli et son sourire réjouit que j'observe avec cette envie qui est le revers de la condescendance, ne sachant si monsieur Charpin est un grand sage ou un imbécile heureux. Souffre-t-il, lui aussi ? A-t-il souffert ? Est-il accessible à la douleur, à ma douleur, lui pour qui les mots sont des sons, des entrechoquements de lettres, des superfluités presque idéogrammatiques ? Son indifférence aux phrases, qui avive sa gaieté, est-elle une privation ou une veine, la prospérité même du bonheur ? La veille de mon départ, comme s'il avait deviné mes embourbements et l'imminence de notre séparation, monsieur

Charpin décide de me révéler un peu de la vérité et, soulevant son béret gris, me désigne de son index gros comme un concombre la balafre auréolant son crâne chauve puis, dans un rire débraillé, semblable à celui des ivrognes bâtés chez Bruegel l'Ancien, découpe dans l'air ces quatre syllabes : « Tré-pa-na-tion ! » Je souris d'un sourire triste, ému par cette confiance accordée là, dans l'air mauve d'un matin d'août. La révélation soudaine de cette couture ostrogothique, pareille à l'empreinte d'un barbelé, dénoue mes questions et abolit le mystère. Tout me paraît plus clair — le lac, son bonheur et ma douleur. Couronnant ce dévoilement, monsieur Charpin m'adresse un clin d'œil un peu grossier, d'une forfanterie sans nigauderie, un clin d'œil destiné à m'instruire plus avant, à me donner littéralement une leçon, mais une leçon sans mots, sans ces mots qui me lestent et qui nous engorgent, nous, les rats des villes, verbeux infinis et laïusseurs malheureux. Ce clignement de l'œil, qui roula sur le mien une larme, sentait l'avertissement et le psaume, et disait à peu près ceci : « Toi qui erres en douleur, ne néglige jamais la vraie jouissance, cette joie *décérébrée*. »

Ma douleur est une intériorité sans intimité.

OceanofPDF.com

Sans douleur, j'aurais joui. Sans elle, les matines et les vêpres auraient été voluptueuses, les angélus sexuels. Sans elle, j'aurais découvert les engendremens sans hyménée, j'aurais fouillé le mystère de l'incarnation de mes doigts et de mon sexe, j'aurais atteint Dieu sans le secours des saints et des saintes — Glinglin ou Nitouche —, j'aurais reçu la bénédiction des ici et des maintenant, quand le corps cède pleinement à la tentation et aux appels, aux branle-bas qui font les généraux, les alpinistes et les petits mecs. Sans douleur, je serais passé à l'acte. Sans elle, j'aurais fait de grandes choses, coexisté avec moi-même. Il n'y aurait jamais eu, entre mon vœu et son exaucement, un abîme irréparable, comme entre l'index volontaire de Dieu et celui d'Adam, nonchalant et languide, sur la voûte rose, verte et bleue de la Sixtine. Sans douleur, la vie aurait été belle, légère, pleinement légère, frivole. Sans douleur, j'aurais accepté de me dépendre de l'absolu, d'être un élément du grand Tout, une petite monade bonne à vivre, à rire et à jouir, à croire que l'un fût l'autre, j'aurais été un objet de désir, immodérément disponible, sans aucune contrepartie discursive. Sans douleur, les massages n'auraient pas été thérapeutiques, pratiqués sur un corps vague, sans égard autour d'un sexe sans pouvoir, sur un corps roturier qui, torché, n'eût pas été plus humilié. Sans douleur, les massages auraient été donnés par de longues odalisques dans des alcôves choisies ou derrière des rideaux clignotants. Sans douleur, des corps interchangeables m'auraient procuré des extases césariennes, ulcérées par des interdits autrement triomphants que mes griseries jésuitiques. Sans douleur, j'aurais

multiplié les apartés aphrodisiaques dans des harems nombreux, dans des chambres closes, entre des trains, sous des draps et sous des yeux, dans des tubs, dans le noir profond ou l'air libre, sous des mains expertes ou neuves, avec des mulâtresses, des fonctionnaires, des sylphides, des coiffeuses, des pierreuses, des catins madrées, des hétaires scrupuleuses, des geishas poudrées, des Italiennes ou des Éthiopiennes. Sans douleur, j'aurais froissé des étoffes lourdes et retroussé des satins à la Winterhalter. Sans douleur, j'aurais enfreint la mitoyenneté conjugale pour les chienneries du grand palais adultère, pour des amours blasphématoires, sardanapalesques, pour des chairs emphatiques et barbares. Sans douleur, j'aurais mieux calculé les plaisirs et les peines, déchiré leur réversibilité, appris à préférer les premiers aux secondes, à être moins affecté par elles que par eux, comme ces animaux qui, copulant sans retenue, peuvent être privés d'une patte ou d'une aile sans s'en apercevoir ou s'en apercevant peut-être mais trouvant dans la fornication un dédommagement supérieur à la souffrance. Sans douleur, j'aurais adultéré ma langue, transformé les phallus en pinces, les testicules en couilles, donné dans l'obscénité, châtré ma politesse, baisé, tringlé, été sucé, j'aurais dit les choses de l'amour de sorte que, dites, elles devinssent représentables, puis faisables, car il faut, pour pouvoir penser ces choses-là, des mots pour pouvoir les dire. Sans douleur, j'aurais succombé aux délices homozygotes de la chair et du verbe, aux vertiges de la jouissance lexicale, pleine de vits et de dits.

(À Claire : « J'ai toute ma verge et toute ma tête : où donc est l'ablation qui rabat ma joie puis fait triompher la douleur ? Ce n'est pas un membre, mais la jouissance même qui est coupée. Que penses-tu de cela : une *godectomie* ? Voyons dans le dictionnaire si mon châtiment est couvert par ce mot... » Elle sourit, mais du pire des sourires — amène. Amène, quand l'aménité n'est plus une courtoisie et pas encore un dédain, quand le sourire condescend à rassurer comme celui des vierges de Raphaël, comme chez cette *Madone à la prairie* que pèse la lassitude et qu'incline le devoir. Puis,

sans épargne : « Ton psychanalyste ne t'a donc jamais parlé de la jouissance de la perte, mon cœur ? Allez, cesse maintenant... À table tout le monde ! »)

OceanofPDF.com

Parfois des cessations et des répit. Des ravissements. La douleur est la rampe de l'extase, permet d'accéder au vertige quand, foudroyé au sommet de la cime, l'être tangué et ne peut discriminer l'adret du plaisir de l'ubac du mal. Cette fiévreuse culmination est rare : jouissance et souffrance se font alors face jusqu'à se rejoindre et apparaître telles qu'elles sont vraiment — siamoises. Sur cette crête, l'univers chancelle et abolit le jugement. Que suis-je en train d'éprouver, de ressentir ? De la joie ou de la peine, du bonheur ou du malheur ? Extase biface : c'est l'engelure des doigts dans la neige, quand le froid devient brûlant ; c'est l'odeur des tripes, caramel et merde indécidables ; c'est la morsure sur l'aphte, qui soulage et fulgure ; c'est le couteau dans mon bras ; c'est le gros sel sur la plaie ; c'est le curry vert et le pamplemousse rose ; c'est le violet ; c'est ma mère ; c'est le guiliguili de l'enfance ; c'est le coup de soleil ; c'est la timidité qui m'astreint et la haine que je m'inspire ; c'est la benzodiazépine, dont je sais qu'elle est tout à la fois sursis et condamnation ; c'est l'accouchement, dont je ne sais rien ; c'est l'éjaculation, grande vie et petite mort. C'est l'extrême incertain, le sublime équivoque. C'est la voltige du cœur dans le grand barnum du monde lorsque, roulements de tambour et pinacle de chapiteau, le trapéziste suspend son vol, le temps et notre souffle, quand l'urgence s'éternise dans une seconde flottante comme le ruban vichy dans les cheveux longs des filles.

Quelle est l'espérance de ma vie ?

OceanofPDF.com

Comme celle des nouveaux amants, la fréquentation assidue des nouveaux médecins commande d'emprunter des boulevards et des ponts jusqu'alors ignorés, échafaude autour d'eux un monde inconnu, délivre une géographie inédite, oblige à se rendre là où on n'était jamais allé, là où on ne se serait sinon jamais rendu. Toute découverte est une abolition, et j'aime cette désertion de l'usuel, cette reconnaissance égarée qui transfigure Paris grâce au vitrail de ma souffrance.

Les prospérités de ma douleur me font consulter des spécialistes qu'abrite un large quart nord-ouest de la capitale, dans lequel je me perds avec ferveur. Souffrir me déboussole. Me ravit ce morceau de ville quadrillé par de grandes avenues monumentales, assyriennes, bordé par des boulevards extérieurs grandiloquents, peuplé d'exotiques ambassades, de négoce clinquants et de prostituées fastueuses. Tout y est aéré, et spacieux. La ville dolente est celle des contre-allées, car la santé impose un ordre cyclopéen et une rigueur orthonormée. *Cardo* et *decumanus* de la médecine. Ici, le grand et le visible règnent en maîtres. Les trottoirs sont propres, larges, les frondaisons des arbres voûtent les artères, qui sont des promenades de santé, de grosses berlines noires côtoient des décapotables rouges que garent des voituriers faussement diligents, les grandes épiceries versent dans la rue des effluves enchanteurs. Ici, l'argent voit large et vaste, non pas haut et dense : on étale, on déploie et on présente. Mythologie de l'opulence. Eldorado et Saba réunis. Univers mâle que choient des gardiennes espagnoles, des concierges portugaises, des nourrices

sénégalaises, des étudiantes anglaises, des nuits américaines, des marchandes libanaises, des mannequins tchèques, des poupées russes, des femmes, toujours des femmes, bonnes femmes et femmes bonnes, infailliblement disponibles.

(Je dis à Juliette cette cartographie par le mal, et mon angoisse d'apercevoir dorénavant, dans chaque arrondissement et dans chaque rue, le sceau de ma douleur réparue, qui empreint la grande ville de souvenirs mauvais, faramineux, inhabitables. De quoi ma douleur est-elle le nom, je l'ignore, je sais juste qu'elle se confond à présent avec des noms, ceux qu'une toponymie désuète a regroupés par quartiers, comme pour éviter les égarements des malades : noms d'écrivains à Auteuil, où siègent les cardiologues, noms de peintres vers le Ranelagh, où trônent les ophtalmologues, noms de compositeurs vers la porte Maillot, où règnent les rhumatologues, noms de maréchaux vers l'Arc de triomphe, où s'étoilent les neurologues. Dorénavant, les trois syllabes de Géricault ne me parlent plus peinture mais fond d'œil tandis que Pergolèse rime avec orthèse. Cela me rend fou. Désinvolte, presque frivole, Juliette rit devant mes « serremments de cœur » qui sont pour elle des « doubles peines ». Foutaises.)

Sur rue, les plaques laitonées déclinant les spécialités doctorales trahissent une organisation centripète : situées au centre, les plaques anciennes, ternies, réservées aux spécialités les plus nobles, sont encerclées de plaques dorées, puis de plaques prétentieuses, de plus en plus récentes et de plus en plus accessoires dans la hiérarchie d'Hippocrate. La subalternité médicale s'accroît à mesure que le regard s'excentre — dans l'ordre, et du milieu vers la périphérie : oncologie, neurologie, pneumologie, ophtalmologie, dermatologie, radiologie, chirurgie dentaire, chiropratique, ostéopathie, kinésithérapie, réflexologie plantaire et naturopathie. Cet amalgame concentrique de plaques aurait pu exalter mes rêves de

collégialité, mais la mitoyenneté des pratiques est strictement immobilière et la contiguïté de façade. Pas de conclave scientifique, pas d'assemblée thérapeutique. Dantesques, ces cercles disent seulement l'enfer médical — sa loi, sa hiérarchie et ses servitudes.

Le digicode, magique. Puis le hall, cyclopéen. Puis les colonnes, marmoréennes. Puis le tapis, damassé. Puis l'ascenseur, grillagé. Puis la secrétaire, expéditive. Tout s'enchaîne fluidement jusqu'à son cabinet. Ancien régime que rien n'ébranle. Immutabilité de l'apparat. Il est là, de dos. Son fauteuil de cuir brun tourne sur lui-même comme à ses débuts. Déployant la paume de sa main, il m'invite muettement à parler. Lui ne parle pas, ne parlera jamais. Il me montre que je l'ennuie, qu'il sait déjà tout, mais qu'il veut bien jouer le jeu, ne serait-ce que pour me faire plaisir. Il cligne souvent des yeux, pour donner le rythme. Ses cillements disent ses assentiments, ses sourcils levés sa perplexité, ses paupières closes son ennui, le tapotement de ses doigts sur le sous-main de cuir émeraude — octave invisible — son impatience. De temps à autre, le flottement de sa main suspend mes mots et mon cœur battant, teste ma docilité. Son soupir vient clore la séance, mettre fin à mes déblatérations. Son langage des signes contre ma parole labyrinthique. Sa superbe contre mon abjection. Je prostitue ma dignité. Il ne m'ausculte pas, il sait. Il ne prend jamais mon pouls, jamais la peine. Il ne daigne pas me toucher. Je suis un intouchable. Il s'est même lavé les mains après avoir serré la mienne. Je pourrais lui dire, à ce grand chambellan de la santé, l'indécence de ses silences, l'émaciation de son cœur, la pacotille de ses bibelots africains, la littérature de merde qu'il exhibe sur ses étagères de palissandre, sa tête de con, sa braguette ouverte. Je pourrais l'amener sur mon terrain — lettres classiques, opéra italien, peinture flamande —, lui démontrer ma suprématie, l'humilier, l'injurier, ce salaud que les rides trop nombreuses n'empêchent pas d'enseigner à l'université ni de demander cent quatre-vingts euros pour une consultation longue comme un tour de manège. Mais cet homme, qui

signe « cdt » pour cordialement, confond le conditionnel avec le futur et traite l'orthographe comme ses patients, cet homme est inaccessible à ma haine. Il veut une voiture chromée, une femme rutilante, le pouvoir, et que l'air soit climatisé, je recherche la tendresse et la douceur, je veux un boudoir alors que nous sommes au cabinet, je veux être cajolé et chéri, aimé, je veux la grâce, que les gestes consolent et que les mots soient feutrés, qu'ils soient doux comme le riz au lait de l'enfance et le soleil d'Ombrie. Mais l'insatiabilité de ma quête est étrangère à l'assouvissement de son vouloir. Dans ce bureau capitonné du seizième arrondissement se joue le grand départage des hommes entre l'intraitable matérialisme et le détraquement métaphysique. Je parle de l'être, il répond engin et machine, *matter of fact*. Je parle de l'océan, il répond tuyauterie. Je lui parle d'amour, il n'en veut pas. Il conchie ma sensiblerie et mon sentimentalisme. Je suis un sodomite au milieu de son régiment. Le pire : à compter de lui, la morgue m'apparaîtra comme le grand critérium de l'expertise médicale, reléguant la prévenance à de l'incompétence et tous les réconforts à des malversations.

(À Pierre je parle de ces quartiers nouvellement arpentés, de ces bouches de métro inédites, avec leurs noms de batailles lointaines, insituables, de cette géographie dolorifère, faite de symbolisations permanentes, laquelle m'évoque des lieux variés, quand la mort, et non le « parcours de soin », formait ghetto ; je pense ainsi aux lazarets insulaires, engorgés d'affections et d'infections, contenant austèrement les épidémies vénériennes, imposant une quarantaine à des physiologies suspectes, à cette *Fondamenta Zattere agli Incurabili* de Venise, ce grand quai des incurables où glissaient des âmes recluses le long de la mer glauque, à quelques pas du miracle de saint Marc. Mais Pierre ne m'écoute déjà plus : d'une beauté malveillante, une femme passe dans la rue.)

Me revient ce jour où, sur le conseil de mon podologue, je partis en quête de balles de golf pour masser la voûte exténuée de mon pied. Je n'eus pas beaucoup à chercher. Riche, le quartier l'était en trésorerie et en boutiques pour golfeurs. Bras croisés, sifflotant pour tromper mon inculture et mon embarras, j'errai nonchalamment dans ce temple de l'oisiveté. Simulant l'expertise, j'écoutai attentivement le vendeur me parler niveau de compression et nombre d'alvéoles, bon swing, angle du fairway et qualité du putt, examinai les balles ainsi que je l'eusse fait avec un sein à Cythère, un diamant à Anvers, un château à Yquem. Je réglai. Ne pas savoir dire et en payer le prix, telle est la double peine de ma douleur.

OceanofPDF.com

(À Suzanne, devant qui je sors mon agenda : « J'ai calculé. Chaque mois, la douleur me fait dépenser neuf cent quatre-vingts euros et trente-sept heures, parcourir cent trente kilomètres. C'est un métier que de souffrir. Qui sait ces prodigalités insensées ? Qui sait ce nomadisme et cette honteuse dilapidation ? » Droit dans les yeux, Suzanne, séditieuse : « Telle est l'économie du symptôme, ne croyez-vous pas ? » Quelle rosse.)

OceanofPDF.com

Souffrir, c'est attendre. Attendre de ne plus souffrir, d'abord. Attendre de ne plus attendre, ensuite. L'attente est le maître-mot, celui qui dompte tous les autres, et sans lequel il n'est d'expérience ni d'épreuve. La douleur est une expérience du temps. Peut-être même est-elle l'autre nom du temps, d'un temps qui ne passe pas, d'un temps arrêté, comme dans ces tableaux de Caravage où la main n'en finit pas de s'abattre, où l'humanité est suspendue à un dénouement qui jamais ne vient, où le monde entier est condamné à présager avec Matthieu et à souffrir avec Holopherne. Ma douleur est un présent d'éternité que l'attente répète, réitère. Mon attente est souffrance, et symétriquement. Les aiguilles qui ne tournent pas au cadran sont les mêmes que l'on plante dans mon bras. La souffrance est la reconduction du même, quand les nuages sont impassibles et les aspirations percluses.

Je me souviens de cette clinique bleuâtre — comme si un camaïeu avait été affecté à chaque établissement, ainsi que pour les crèches et les résidences gériatriques — où je fis quatre IRM en quatre semaines. L'hôtesse d'accueil ordonnait de se rendre « au niveau moins deux par les escaliers, car l'ascenseur est en panne ». On entreprenait la descente, on entendait le marteau-piqueur, on était piégé par une minuterie déréglée, on cherchait dans le noir la rampe spiralée et la poignée de porte ouvrant sur la clarté des néons, on empruntait un mauvais couloir et, la faute à une signalétique défectueuse, on atterrissait dans un local sans issue, on revenait

sur nos pas, on poussait la double porte battante qui se refermait avec un bruit étouffé de caoutchouc, on passait la tête et, à la femme dont les gros seins menaçaient de faire éclater la blouse écussonnée, on avouait chercher la salle où attendre, on s'entendait dire que c'était là, qu'on y était parvenu, on concevait un peu de gêne à s'être perdu en chemin, mais on éprouvait du soulagement après cette descente initiatique. On était heureux d'être délivré, on était d'une gratitude inattendue, on tenait dans nos bras une grande enveloppe saumon qui, pleine de nos radiographies pléthoriques, trahissait dans la ville entière notre condition de malade, ainsi du large carton vert et moucheté de noir signalant tous les étudiants des Beaux-Arts. On avait réussi, on avait tremblé, mais on était là, après une plongée orphique pour laquelle on avait conçu de la peur et même de la colère, pour laquelle on avait multiplié les pardons — d'avoir mal compris, d'avoir toussé, de n'avoir pas bien entendu. On s'excusait, comme dans un grand restaurant. On appuyait nos marques de civilité pour nous assurer l'assistance des médecins et des infirmières, de tous ces êtres fluctués par la vie dont nous redoutions qu'ils cessassent de coopérer car l'aide inconditionnelle, on le comprenait, avait été remplacée par la rescousse d'un bon vouloir. On était dans notre salle d'attente, on avait fait la même expérience, le même chemin, on serait bombardé dans le même tunnel de l'imagerie magnétique, mais on était soulagé. On était des camarades d'infortune, des coalisés involontaires, on était des rescapés car on savait ce qu'il en coûtait d'être parvenu dans cette salle souterraine, on baissait les yeux, on voyait passer sur le sol des cloportes et des chaussures gainées de plastique vert, on s'en voulait d'en être là, on se jurait qu'on ne nous y reprendrait plus de si mal vivre, on se disait, sur nos chaises de polypropylène alternativement roses et bleues, femelles et mâles, que la vie était belle malgré le noir proclamé des jours, qu'on l'avait négligée, cette vie, qu'on l'avait dédaignée, et on s'observait, et on se comprenait, et on se reconnaissait. On s'aimait.

Je me souviens de cette clinique rosâtre où je vins avec Paul car, m'avait dit la secrétaire au téléphone, la veille et d'un ton ferme, il me fallait « venir accompagné ». Était-ce légalité ou prudence ? Venant seul, fusse-je en faute ou en danger ? Se pouvait-il, dans cet établissement discret de la rive gauche, humble comme une ferme de Corot, que le Code pénal remplaçât le Vidal, que mon corps malade fût délictueux, que ma souffrance violât le grand ordre somatique ? Paul, qui s'en contrebalançait, me fit remarquer que la salle d'attente ne ressemblait pas à celle des hôpitaux ; le dépassement des honoraires excluait les exclus, et tout le monde ici se tenait avec sa douleur. Pas de cris ni de scandales, pas d'engueulades, pas de clochards, pas de fous, pas d'indigents, pas de difformités, pas d'étrangetés, pas d'étrangers, pas de peaux noires, pas de tchadors, pas de gros, pas de sonneries de téléphone, pas de soupirs inutiles. Ici, la douleur était respectueuse, presque noble, on était reconnaissant à nos voisins de refouler leurs colères, leurs symptômes, leurs tremblements intérieurs, leur transpiration et leur peur, tous ces débordements que Paris destinait aux hôpitaux septentrionaux et aux léproseries périphériques, à tous les thérapeutes de secteur 1. Ici, l'abnégation était une politesse. Elle était la moindre des choses. On était là comme dans un hall d'embarquement ou dans le foyer d'un philharmonique : difficile d'en sortir en héros ou en rescapé.

Paul me parla des établissements où l'avaient mené ses greffes, où il avait attendu des années de ne pas mourir, de devenir l'asile d'un corps étranger. Sans vanité, il me raconta les hôpitaux fréquentés, avec leurs noms de saints — Louis, Antoine, Joseph —, cette petite légende dorée faite de pérégrinations et de dénouements. J'aimais sa voix, qu'il fût là à côté de moi, son récit sans gloire ni sermon, sa manière de rendre l'être à la pauvreté de l'expérience, de ne rien jouer d'avance, de laisser l'autre venir comme le pêcheur regarde son flotteur dans le vague de l'eau. Paul ne présageait rien. Le monde était imprésumable. *Ecce mundus*. Il serait

toujours temps, le moment venu, de contenir la faillite et, comme lui au seuil du désastre, de colmater la brèche intérieure avec l'organe d'un autre, de s'hybrider, d'accueillir une pièce détachée pour que dure la salle des machines.

Se superposent par ma mémoire ivre toutes les salles d'attente, tous ces théâtres fatigués dont on aurait oublié de nettoyer les velours ainsi que les cuivres et où, formant le vœu que mon médecin fût un premier rôle ou une femme savante, je déplorais toujours la nature de la prestation — boulevard et jamais tragédie —, tous ces espaces transitoires avec leurs miettes et leurs taches, l'assise crevée des sièges et l'ampoule clignotante de l'applique, l'odeur de tabac froid, de chien mouillé, de sirop renversé, d'urine et d'éther évaporés, de pleurs mal séchés, de couches pleines et de gâteaux douceâtres, toutes ces histoires imprégnant la moquette cloquée et la tapisserie gaufrée, tous ces passés incrustés avec leurs parfums écœurants de peur et d'espoir. La subsistance de cette saleté devait-elle à une paresse et à un désir, conformes à ceux des vieux psychanalystes orthodoxes, soucieux de maintenir inchangé tout équilibre, fût-il pouacre ? L'immutabilité frappait ce purgatoire où nous étions condamnés à languir en respirant des odeurs sédimentées, en dévisageant une insolente laideur, d'autant qu'il n'y avait là ni statuette de bronze, ni lustre tombant du plafond comme une grosse pluie, rien de cette inutile beauté apte à tromper les cœurs. La hideur précédait la déficience du stéthoscope, c'était certain. On savait. On était prévenu — notamment par ces magazines défraîchis qui disaient la grande vie du gotha, les riches heures des ducs, des princes et des rois, leurs journées béates, majestueuses, sans douleur, comme si les diadèmes et les sceptres conjuraient le mal dont on était sujet, les sujets. Cette dilection pour les amours princières interdisait assurément d'être roi en auscultation. Mais peut-être le médecin n'avait-il même jamais tourné ces pages froissées qu'il laissait à la seule intention de ses patients, estimant qu'elles étaient susceptibles de les intéresser, ces petits porcs auxquels on

jette des denrées d'autant plus ignominieuses qu'ils n'ont rien d'autre à se mettre sous la dent. Du reste, on ne partait pas, on demeurait, inféodait notre espoir à ce thaumaturge sans style, à ce suzerain sans goût. À peine franchie la porte de la salle d'attente, de ce petit narthex précédant le lieu véritable de l'office, on avait déjà abdiqué — orgueil et prétentions, foi un peu désuète dans les compensations esthétiques. On était prêt à tout : on finissait même par saisir une revue et par en feuilleter la péremption, moins pour abuser l'ennui que par sujétion au médecin qui ferait bientôt mine de nous sauver du déluge, petit Noé conventionné dans son costume élimé de flanelle.

(Suzanne me dit que je m'égare, que la salle d'attente est un lieu équidistant des priorités du médecin et des espoirs des patients, un « lieu du milieu qui recueille des revues du milieu, de la saleté du milieu, des odeurs du milieu, et que tout y est fait, ou pas fait, pour que chacun s'y retrouve un peu, de la même manière qu'il y a des revenus médians ». Dans ma bouche, le feu : « Quelle blague. Ce n'est pas le mitan social qui rend dégueulasses ces lieux communs et congédie la beauté, c'est la vulgarité, gonflée par notre indignité. » Dans ses yeux, le navrement. Serais-je à ce point engoncé par des exigences élisabéthaines dans un monde furieusement pragmatique ?)

Je me souviens enfin de cette salle d'attente dont l'ordonnancement des canapés et des fauteuils formait une constellation instable, insensible à la symétrie, parfaitement machinée, ainsi de la disposition des pierres dans les jardins shintoïstes de Kyoto, ces petits déséquilibres sans disharmonie. Moyeu de la mécanique, centre de toutes choses, la table danoise, pareille à un gros galet plat, offrait quelques livres sans usure, le quotidien du jour et la dernière livraison d'une revue universitaire. Cette constellation mobilière et cette littérature exonératoire étaient obscènes : partout l'odeur de l'épate et de la morgue, le désir de mettre dans les yeux de la poudre et de l'argent,

des sels peut-être, comme chez les photographes trafiquant avec le mensonge des images. Mais il ne m'aura pas, cet esbroufeur sans « tact » ni « mesure », comme ils jurent tous sous Hippocrate, je débouterai son diagnostic, lui dénierai son savoir et lui indiquerai sa vanité, je le ferai échouer et, pour le voir échouer, lui refuserai jusqu'à ma douleur. Avec sa table scandinave, ses frais journaux et ses fleurs séchées, avec sa nature morte pleine d'affectation, il ne me trompera pas, ce peintre du dimanche.

(J'éprouve à l'endroit des salles d'attente les mêmes sentiments que Pierre envers les femmes. D'abord à lui intolérables, la laideur et la vulgarité courbent bientôt sa colère puis suscitent sa jouissance humiliée. Espérée, la beauté le déçoit toujours car elle semble lui donner ce qu'il était en droit d'attendre. C'est la frustration, avec ses relents d'infini, qui affole son désir sans frein, pareil à ma quête thérapeutique. Ma pulsion libidinale serait-elle tout entière dans l'aumône médicale ?)

Je suis prêt à tout pour ne plus souffrir.

Prêt à payer, sacrifier, abjurer, renoncer, apostasier, subir, endurer, remercier quand même, tendre la main, la joue, me mettre à genoux, m'abaisser, m'humilier.

Toute douleur est une soumission.

Avoir mal, c'est se préparer à obéir.

OceanofPDF.com

Ma douleur s'origine dans une faute, celle d'avoir un corps suant, épouillant, grimpant aux arbres, dévorant la pomme, déféquant derrière les arbres, renflant son prochain, rêvant de sa prochaine, fouillant d'autres corps fautifs. Mon corps faute et me trahit : par lui, je mourrai. En dépit des délibérations hédonistes et des séances ayurvédiques, malgré tous mes calculs hygiénistes, je serai, en fin de compte, salopé par la-douleur-ayant-entraîné-la-mort.

Je souffre, certain du bien-fondé de ma souffrance. Et si la dîme est élevée, j'essaie de ne pas la rendre injuste : il me faudrait sinon haïr le sort plutôt que ma peau, à portée de sanctions. Ma souffrance est juste, juridiquement et physiquement ; elle m'impose, et je suis à sa hauteur, fidèle. Je suis un légitimiste de la souffrance, dont je me dédommage en contritions et en humeurs pénitentielles. Je rachète par la souffrance ma faute infinie — celle de souffrir. Manège vicieux dont rien, ennui ou folie, ne me désabuse. Le masochisme est un empire pervers où la loi, intervertie, punit d'abord et non ensuite, réprime une faute non pas commise mais à venir, expie la forfaiture avant son effectuation. Le bât y blesse toujours préalablement. Préalablement et infiniment, car la jouissance masochiste, comme l'écrit joliment Jean Paulhan à propos du marquis de Sade, « est la seule manie que l'on ne puisse châtier sans lui venir en aide, ni punir sans la récompenser ». Extase de la faute. Délices de la résipiscence qui appellent une sanction « bien méritée », comme disent les mères et les Carmélites.

Jour après jour, je m'évertue à mériter la flagellation, je me rends passible de punition.

(Charlotte : « La douleur a-t-elle une utilité ? »)

Le supplice est une théodicée. Il ne me rend pas seulement souffrant, il me rend indigne de Dieu et, ce faisant, corrompt mes muscles et déprave ma langue, désormais pleine de fustigations et de « sombre merde ». Ma culpabilité est inépuisable. Rien ne me rédime. Me hante l'image de Jean de La Fontaine, retrouvé mort avec un cilice, cette ceinture dont la garniture de clous ou de crins offrait d'intimes sévices. Se peut-il que le fabuliste devînt pénitent et que sa moralité le punît ? Redoutait-il secrètement que son cilice fût découvert à l'heure de la toilette mortuaire ? Le craignait-il comme ma mère appréhendait que des pompiers me récupérassent accidenté avec un « slip sale », avec cette défroque associant déjà la douleur à la honte ?

Considérant ma ceinture lombaire, ce vulgaire cilice, me vient l'idée, ou plus exactement l'envie, de la serrer fort, trop fort, de m'étrangler au nom du malin plaisir, de serrer ma ceinture, de me brider et de me juguler. Mais, alors que le velcro me garrotte un peu plus à chaque nouvelle inspiration, qu'il griffe ma peau et me raie les côtes, je mets rapidement un terme à cet étau infâme. Cela aura duré quarante-six secondes. Je ne serai jamais poète.

Je m'exècre. M'abominent mes pensées atrophiées, mon intelligence désarmée, les caresses vaines et les antidotes vains, mes métaphores inaltérables, mes idées fixes, ma plainte épuisée, les allers-retours du verbe qui bégaiant ma douleur. Seule la pointe du couteau ou du ciseau, que je plonge dorénavant dans mon biceps en remplacement de mes ongles, étourdit le dégoût que m'inspire la mêmeté de ma souffrance. Je me cisèle et me cisaille, me lacère et me lamine. J'éprouve mon corps dans sa chair concrète, loin de l'idéalisme des phrases. Labourant ma peau mate, je ne me paie plus de mots. Je paie le prix de l'impossible apurement. L'insolvabilité est l'endroit même de la jouissance : et, ici, tout est infini.

J'applique une justice à ma dépouille indigne, car infoutue d'avoir la peau dure. Discrètement, je châtie mon corps pour qu'il rende l'âme, cette âme intestine et enclavée, cette âme qui habite ma tuyauterie comme le ver le boyau, cette douleur qui tambourine et qui frappe de l'intérieur, cette âme acouphénique qui ne me lâche plus. Par mes entailles méthodiques, j'essaie que s'écoulent la sève et la résine, la lymphe, le pus, la bile noire et le mauvais sang. Par la lame affûtée du couteau, je draine ma faute séminale, je purge ma peau léproyée, je grave dans l'écorce, j'écris sur l'enveloppe, sur cette chair que damasquent toutes mes peines. Ma peau palimpseste est marquée par le tranchant du métal, par des scarifications qui autorisent une tenue des comptes et qui, écrivant un calendrier dans le creux de mon bras, étalent des souvenirs imprimés. Je déchire l'enveloppe. Mon couteau

est un coupe-papier, et ma peau est un vélin. Je suis un petit veau. Je suis une bête. Je suis un chien, une mouche, un agneau dont les stigmates disent *l'ecce homo* et le *pretium doloris*.

Du Christ et de Barthélemy, du serpent et de la chrysalide, du Très-Haut et du rampant, je sais qu'il est possible d'y laisser sa peau, cette membrane que j'aurai méticuleusement damnée. Vous ne m'aurez pas indemne. À ma mort, fouillera-t-on mon corps assassiné par la douleur même, ainsi que font les médecins légistes avec les cadavres indécidables ? Et, sous mes ongles taillés de près, découvrira-t-on un peu de mes bras et de mes cuisses, de cette chair clandestinement martyrisée ? Les cellules épithéliales diront-elles la violence de l'histoire ? Les lambeaux diront-ils le talion ? Le thanatologue décryptera-t-il ces squames kabbalistiques, ces petits copeaux de la pruderie et de la détresse coagulées ? À l'aimée, à la veuve, à l'orpheline, aux pleureuses, aux femmes au tombeau, à la mère, au père, aux cousins éloignés, aux aïeux, à toute cette parentèle que réunissent les noces et les deuils, le légiste dira-t-il que la victime a été torturée mais qu'elle a été « vaillante » et qu'elle « s'est crânement débattue » ? Leur affirmera-t-il, cet homme au front bas, qu'il y eut dans cette chambre bien rangée du courage ? Le comprendra-t-il, ce petit entomologiste du crime, que l'agressé fut aussi l'agresseur ?

(« Souffre-douleur » : Jean, me parlant de son enfant que martyrise une classe entière à l'heure des récréations, maudit cette « expression pléonastique ». Sa vitupération me noue le cœur car elle révèle son ignorance foncière, car inaccessible aux crimes répétés, aux plaisirs masochistes, aux malversations de la pensée quand elle dispose enfin du corps. Il ne sait donc pas que c'est une chose de souffrir et que c'en est une autre, bien plus immonde, de souffrir la douleur, de la supporter quitte à s'y abaisser.)

De nuit, dans le parc noir dont j'escalade les herbes métalliques, sur de gros troncs sans lichen, je frotte mon dos afin qu'il s'obscurcisse dans le sang, je caviarde sur l'écorce le verso de ma chair parchemin, je rature mon corps pour désennuyer ma rage impatiente, ce corps oiseux et obtus, intrus, ce corps inutile dans le vaste monde comme la gueule-de-loup dans le bouquet de violettes — incongrue et stérile, proprement byzantine.

Ma peau, je la veux tout à la fois impénétrable et révélatrice, tain et suaire de la douleur intrinsèque, semblable au glacié des tableaux qui parfois révèle des secrets, enchâssés dans la couche de peinture. Blanche comme neige, et bien que striée d'incarnates rainures, ma peau de chagrin est le permafrost de ma joie suspendue.

Cette peau marquée au fer, je peux la dévoiler sans l'exhiber, la montrer en passant, comme si de rien n'était. Il m'arrive ainsi de choisir ce polo noir pour ses manches ajustées, lesquelles découvrent électivement un morceau de biceps, une portion de chair qui, onctueuse comme le blanc du poulet et vulnérable comme le cou du cygne, porte les séquelles cramoisies de l'après-coup. Je sais par cœur les caprices du tissu, agir mon bras ou bouger ma nuque pour qu'un mouvement suffise à lever le voile sur l'incrustation de la plaie. Je répète en coulisse ces gestes épiphaniques, trompeusement machinaux. Parmi ceux-là, j'estime tout particulièrement celui-ci : respirer à pleine poitrine — ce qui bande le textile —, tourner mon torse — ce qui tend la manche —, puis regarder ma montre — ce qui dévoile les plaies violettes, si peu présentables dans l'ordinaire des jours.

(Théâtre de la cruauté où je souffre et montre que je souffre. Où, lui disant que je meurs, je la regarde du coin de l'œil verser du sien une larme. Je la regarde avec cette fascination qui est l'effroi et la jouissance mêlés, celle que j'éprouvais gamin à observer la cétoine dorée retournée sur sa carapace, offerte à ma petite législation. Claire : « Tu te joues de moi. »)

J'œuvre avec ma peau comme un peintre avec ses tableaux. Je pense à Poussin dissimulant le naturel sous des stratagèmes optiques, recourant à des trucs, truquant, maquillant, expérimentant en secret la chute des corps, la science des gestes et le tombé des étoffes, multipliant les astuces et les préliminaires, faisant de toute toile la réunion de mille préméditations, de toute chose bien peinte une chose bien feinte. Il n'y a pas de douleur sans mise en scène. Je revois *L'Origine du monde*, ce sexe liminal qu'un sultan dissimula également sous un rideau artificieux, manière d'en exhausser le mystère et d'attiser la frustration, ce carburant de la convoitise.

Depuis toujours, la chute ou la levée du voile inquiète le regard. Est-il plus aphrodisiaque que l'échancrure d'un chandail, que la précarité d'un tissu ? L'érotisme est « là où le vêtement bâille », selon l'admirable formule de Roland Barthes. Modiquement cachée, toute peau électrise l'œil : ainsi des mascarades vénitiennes, fondées sur l'entrevue, et des visages mahométans, cachés sous une gaze épaisse qui éconduit moins le désir qu'elle ne l'enflamme dans une promesse infinie — celle d'un possible dévoilement. Froisser, étaler, dévoiler : ces trois verbes consanguins appartiennent aux peintres ainsi qu'aux prostituées dont me subjuguait, dans les rues serpentiformes du quartier de l'Opéra, l'art de divulguer la peau, de faire qu'une robe découvrit étourdiment une jarretelle et qu'un corsage imprévoyant dévoilât une bretelle. Malgré tous ces haubans de dentelle, qui menaçaient de céder et d'ainsi dénoncer la chair dogmatique, elles faisaient mine de ne rien faire et moi de ne rien voir, moi dont ce pacte érotique serrait la gorge et fronçait douloureusement le pantalon. À parts égales, l'amour et la douleur m'auront appris que deviner est une avidité.

(Claire ne supporte plus la vue de mon bras, de cette douleur qu'elle tolérât tant qu'elle n'était pas engravée, tant qu'elle était invisible, tant que je lui offrais le droit de ne pas la voir. Condamner l'autre à voir : serait-ce cela, peindre vraiment ?)

Je suis devenu une peau. Moi-peau. Rien d'autre à offrir pour témoin que cette peau, que cette douleur rase, que cette vérité tégumentaire. Depuis toujours, les fibres et les textiles sont les linceuls irréfutables du mal. Dans le silence blanchi des hôpitaux, dans ces grands stérilisateurs de la parole, ce ne sont pas les bouches mais les draps et les serviettes qui parlent vraiment, ce sont les linges et les langes qui permettent aux infirmières d'entendre, *en substances*, l'envergure du mal. De la même façon, j'agence le velours de ma peau pour que l'on me voie, pour que l'on me croie, j'ai la main sur elle, je donne dans la membrane, dans la texture et dans la tissure, j'étoffe mon répertoire.

Tel le pianiste dont la privauté avec le clavier tient à une pratique exorbitante, je sais par cœur la qualité des peaux — brune, blonde, moirée, marbrée, vérolée —, je sais la beauté parjure des baumes et des crèmes, le pouvoir des onguents et des poudres, la duplicité des cirages, des maquillages et des fardages, le langage des horripilations, des frémissements, des hérissements et des chairs de poule, tous les accords et toutes les altérations de l'épiderme — bémols des timides, dièses des divas et bécarres des vieilles filles. L'octave de la peau ne me résiste plus. Je vois tout, j'ai l'œil absolu.

Je me souviens du souk des tanneurs de Marrakech, de l'odeur pestilentielle des peaux plongées dans des bacs immondes, avec leurs remugles d'excréments, de sang, de chaux et de viscères. Me reviennent mon haut-le-cœur et mes pupilles médusées face à ces hommes bistres touillant les entrailles du monde. Je me souviens de ma peur face à cette scène primitive, face à ces cavités ardentes semblables à un Etna ou un geyser, un vagin ou un anus, un pore ou une plaie, face à tous ces trous profondément archaïques, ourlés de mon seul désir, et dans lesquels je pus glisser mon sexe ou, comme saint Thomas, mon doigt.

Qu'une peau pût être purgée de son sang et de la mort, qu'elle pût être sublimée pour devenir une parure, me semblait merveilleux. Plongeant leurs mains dans des cratères pareils à des solfatares, les tanneurs de Marrakech malaxaient le cuir des bêtes et la moelle des pigments, préparaient le support et les couleurs comme le font les peintres, comme le fit Van Gogh qui, un couteau à la main et un pinceau dans l'autre, transfigura lui aussi la boue, celle des champs que couronne cet horizon où s'affrontent à parts égales l'orgueil de la terre et le nonchaloir du ciel.

Là, dans ce souk troué de bouches infernales, le soufre, le sable et le safran ruisselaient sur le sol, l'imbibaient et le satinaient. Le monde comme un oripeau, *aurea* et *pellis*, or et peau, trésor et chair, soleil et surface, bijou et membrane. En cet enclos de terre meuble, foulée par d'alchimiques tanneurs, mes semelles laissaient des traces géométriques — stries et chevrons — au milieu des empreintes de leurs pieds nus. On eût dit que ma

civilisation piétinait leur sauvagerie. Je demeurai longtemps à observer leurs menées nécromantiques, leurs gestes d'assassins et leurs yeux de Gorgones, leurs antiques manières de scarabées, ces somptueux mangeurs de merde.

Je veux chier ma douleur, ainsi de l'enfant contemplant avec satisfaction ce qu'il a fait et ce que c'était, mélangeant dans l'émail des latrines les substances comme les auxiliaires. Mon corps est une tuyauterie où circulent l'invisible et l'impur, où s'amalgament de longs déshonneurs et de vieux dérangements, tout un précipité d'âme, toute une boue que j' imagine pareille aux pelotes que recrachent les oiseaux de nuit parmi lesquels, avec son nom de fabliau, la « chouette effraie ». Mon corps est un égout où fluent des liquides, des humeurs et des rêves, un *cloaca maxima* où vaguent les scories de ma vie indigeste — rancœurs, contritions et repentirs, arriérés du mal indigeste. Je suis souillé par la douleur qui emboue le corps. Je ne souhaite plus l'apaisement mais juste l'excrétion. Le soulagement.

La douleur est une substance.

OceanofPDF.com

Je m'enferme dans les toilettes. Je sors de ma poche le flacon, tourne dans le sens des aiguilles d'une montre le petit bouchon blanc, strié de cannelures biseautées. J'ouvre le temps. Quelques tours de cadran suffisent. Je prends la petite cuillère, que le robinet remplit à ras bord. La surface de l'eau n'est pas plate, elle forme dans la concavité du couvert une surface bombée, la même que dessine l'horizon vu du hublot d'un long-courrier, quand l'œil saisit éperdument la rotondité de la Terre. Tout, ici, a le goût de l'immensité. Au-dessus de la cuillère gonflée de liquide, j'incline le flacon avec une lenteur éprouvée, presque solennelle. J'observe la goutte céruléenne enfler comme une baudruche, parfois réaspirée vers le contenant, hésitante et apeurée comme mon cœur. La goutte me prolonge, me ressemble. Puis la goutte cède, tombe dans la cuillère, chute dans la surface bombée de l'eau qu'elle éclabousse sans la crever, sans rompre l'équilibre liquide, moins fragile qu'il n'y paraît. Le bleu épais de la goutte ne se dilue pas immédiatement dans la transparence de l'eau, il y forme un précipité de matière filandreuse. On dirait un gamète mâle pénétrant l'ovule, fouillant la matière du désir avant de s'y engouffrer. On dirait une comète perforant l'atmosphère avant d'y disparaître, laissant longtemps dans l'éther le tracé de sa queue. L'immensité, encore. Le bleu chancelle, s'étiole. Renonce. Une seconde goutte vient rejoindre la première, s'engloutir dans l'eau, la teinter de sa persévérance, la féconder de sa promesse — vie meilleure, corps guéri. Versée sous la langue, la mixtion laisse un parfum douceâtre et sucré, pareil au goût de la mangue. La

longueur en bouche surprend, étire un plaisir incertain. La suavité augmente, s'envole, tangente vers l'absolu avant de s'effondrer abruptement, laissant place à un engourdissement de la pulpe. Le palais s'ankylose, la langue par endroits se paralyse. Le sucre bleu de l'opiacé devient curare. Dans le corps, du poison. Dans le sang, de la joie. Vertige des métamorphoses pareil à celui des héroïnomanes qui, dans des toilettes autrement sales et avec une cuillère brûlante, cuisinent en secret leur honte, se débattent avec l'infini et rejouent quotidiennement le grand huit des jubilations artificielles.

(Je dis à Martin combien m'épuisent cette assuétude aux médicaments et ces prises erratiques engendrant un temps haché, syncopé, sans liaison. Je rêve de réintroduire de la durée dans la pharmacopée, de renouer avec la régularité, avec la scansion bête du temps. Lui : « Achète un pilulier... »)

OceanofPDF.com

J'ai décidé de tenter l'expérience : écrire avec la douleur. Je veux voir ce qui se passe, ce qui opère dans le corps, tout comme le laborantin observe le cobaye enfermé par le venin qui cimente les membres et perclut la lucidité, ainsi que le fit Henri Michaux sous mescaline, Victor Hugo sous hypnose, Marguerite Duras sous vin rouge. Je veux écrire sous douleur. Je veux être le laborantin et le cobaye. Je veux écrire pendant la transe douloureuse, écrire et en revenir, en revenir pour me relire afin de distinguer ce que c'est que de passer de l'autre côté, afin de comprendre où est la perte, ce que je quitte et par quoi je change, ce qui s'absente en moi quand la douleur me peuple. Je veux me relire pour mesurer l'étendue du dégât, la déperdition de mon âme prise par la douleur ainsi que par l'alcool. Je veux me relire au risque d'être médusé par le frelatage de mon corps, comme face à ce polaroid fixant ma silhouette ivre, asymétriquement remuée, tout à la fois ressemblante et méconnaissable. Je veux arracher des phrases à l'ivresse de la douleur, à ce présent de feu que déchoit l'accalmie, cette petite sobriété physiologique. Je veux comprendre ce que la douleur délire, affecte et entame. Je veux écrire sous la dictée du corps halluciné par le mal. Je veux écrire ce cauchemar, depuis ce cauchemar qui conspire contre ma liesse. Je veux rapporter des phrases du sommeil paradoxal, du revirement de l'être, quand abdiquent la vigilance, la pudeur et la continence, le discernement et l'inassouissable désir de paraître. Je veux écrire comme je respire — apnées, caillots et embolies. Je veux tout restituer, absolument tout, donner dans l'*ekphrasis*, cet art de la description

par lequel les Grecs parvenaient à voir, à dire et à jouir. Dans un même mouvement, et dans cet ordre.

J'attends, donc. J'attends que la souffrance saccage mon corps. Le défonce et le pille. Le courbe comme y parvient, après les nuitées camarades, le ressac de la saoulerie rapportée des zincs veinés de marbres faux. J'attends. Guère : je ne suis jamais déçu. Je sens la marée qui monte, l'envahissement de ce flot qui rend au sable tous les châteaux malgré leurs créneaux et leurs douves. Enfin. Dans ma bouche, la ligature de la douleur. Sur ma nuque, le parfum de la douleur. Sous mon nombril, la gestation de la douleur. Par mon anus, le tambourinement de la douleur. La marée prend son temps, me remplit. Me fout. Je suis un puits, une outre. Le niveau monte, et je n'en peux déjà plus. Pas de retour possible : jamais marée n'a rebroussé chemin. Vertige. Margelle du supplice. Je sais le trou et la chute, la métamorphose prochaine. Je sais par cœur les préliminaires du mal et l'enchaînement des faits, le grandissement de la chrysalide, les dominos du glas et l'inéluctabilité des bientôt. Bref, la dégringolade.

L'endolorissement est déjà de la douleur.

Le mal attend à ma langue. Je ne sais plus parler, juste bruire. Me répandre. Au neurologue, j'envoie un texto plein de mots fatidiques — misère et abandon. La bouteille à la mer plutôt que l'appel de détresse. J'active le « mode avion » de mon portable, me rends indisponible à son oracle. Je ne suis plus l'otage de mon attente. Je mets l'alarme, choisis l'heure de l'amerrissage. Je suis en avion, je m'envole en douleur, pour sa *terra cognita*. Je plane en Opiacée. Avec l'espoir que mon neurologue me réponde, avec dans le ventre — cette soute mammifère — des vœux de poste restante. Je suis un long-courrier qui espère des lettres. Des phrases sédatives, balsamiques. Des mots comme des provisions. L'alarme carillonne. Je quitte le « mode avion », descends de la carlingue et découvre, sur le tarmacadam, une « notification », celle d'un télégramme en alexandrins : « Si douleurs ne sont pas vraiment améliorer / excellente

occasion pour enfin essayé / l'efficacité des antiépileptiques / Cdt. »
Imparable logique : c'est sur le corps malade que s'étudie le remède. Ayez encore un peu mal qu'on y voie plus clair, allez-y, poussez, oui, c'est cela, encore un peu, on y est presque. Parturition de ma douleur qui enfante dans l'agonie de bonnes nouvelles. Par a plus b, par déduction dialectique, par discrimination, par de nombreuses battues, la grande science académique s'emploie à coincer positivement ma souffrance comme au Qui est-ce ?, ce jeu qui voit des gamins identifier à force d'éliminations une personne mystère qui, en ceci semblable à ma douleur, est *celle qui reste quand on a tout écarté*. Avec ma souffrance jouent désormais mes médecins aussi bien que mes enfants, qui ont demandé au Père Noël le chirurgien Playmobil et le Docteur Maboul.

J'écris. La douleur continue de pilonner et d'engendrer, mais j'écris. Intoxiqué. Infesté. Mes doigts engourdis trébuchent. Le dos se verrouille. La nuque se raidit. Tremblements. Pétrification. Je suis pierre et vent. Plein et vide. Des forces antagonistes, sans cesse. La cage thoracique est une nef branlante que soutiennent à grand-peine les arcs-boutants de la pharmacopée. Tout branle, mais tout s'échafaude. Comme prévu. Carlingue et carcasse. Cela se passe sans moi, déserté par les vellétés. Morte-saison du vouloir. Le sexe, à la croisée du transept, se rétrécit. Le cœur bourdonne des blanches et des noires, tressaute. Les tempes pulsent. Les jambes se désistent. Le corps fourche. Je suis un autre. Aliéné. Aveuglé. Exproprié de moi-même. Je suis dans le noir — celui de la chambre de l'enfance, quand l'abaissement de l'interrupteur développait des peurs agrandies, celui de la peinture ancienne, obtenu grâce au broiement des os, celui de la bile qui fait la mélancolie, celui des pulls et des pantalons que je porte comme le deuil éclatant de ma santé, celui de l'encre par laquelle je me débats. Je suis éparpillé dans l'ombre, sans lumière et sans lueur. Illucide. Plus de vue, juste des visions. Des saisissements. Je sens, voilà tout. Je ne suis que sensation pure. Je ne sais plus ce qu'est écrire. Il y a pourtant urgence à

ramener des formes de derrière le miroir, qui bientôt se brisera. Il me faut œuvrer avant que le canard ne redevienne cygne, que je ne sois rapté à la langue comme Proserpine par Pluton. Je titube, la barque gîte. Quelque chose est encore possible qui sera bientôt confisqué par l'évaporation du mal. Je le sais, car je le sens. Mais la douleur me tourne la tête, abolit toute suite dans les idées. De cette insupportable mue, que puis-je rapporter d'autre que de la peau ? Je suis allongé sur mon lit, embaumé comme les morts dans la vallée du Nil. Je crève. Ma chatte vient ronronner sur mon torse, tel que le font tous les chats sur tous les moribonds. Il fait noir, mais Bastet veille. Mon corps tangué. Vaisseau fantôme. Je vogue sur mon lit, sur ma barque solaire. Reviendrai-je ? Où suis-je ? Où est le lieu des réparations ? Où est le visage de ma mère ? Où est la main qui remonte l'interrupteur et licencie le noir, qui contrevient par ses caresses aux usurpations de la santé ? Où est la grande voix que l'on croit ? Où est, dans cet empire du mal, la Reine Mère, la Grande Épouse ? Ma bouche est un trou sans cri. Je sens dans mes doigts et mes orteils cogner la douleur liquide. Je suis liquéfié. Je suis la felouque et le Nil. Je prends l'eau. Partout de l'eau, partout des mots, des mots déliés, fracassés, des essaims de mots, des mots bruités, des assonances et des allitérations, des homophonies, des échos et des faux amis, des mots éparpillés, délaissés, sans la laisse de la syntaxe, des mots barbelés, ébréchés, renversés, sens dessus dessous, des mots tronqués, sans queue ni tête, des mots hybrides, tête et queue, des paniques lexicales, des mots tête contre queue, marabout-bout de ficelle- c'est l'enfer-enfermé-médecin-sain d'esprit-prix sans fin, je suis sous l'eau, dans l'immensité utérine, partout des algues et entre les algues des noyées, Virginia Woolf et Natalie Wood, toutes deux reliées par leurs cheveux et par leurs noms, partout des Ophélie ensorcelantes, des sirènes et des naïades, des mots revenus de nulle part, des mots d'esprit, conviés en dépit de moi, des mots embrasés, enfiévrés par la flambée morphinique, des mots entassés dans l'épouvante, agglutinés sur la felouque et sur le zodiac,

au Caire et à Lampedusa, des cadavres exquis et des versets sans auteur, des mots qui ne colchiquent pas dans les prés mais clochardent dans les souks, des mots dionysiaques, débridés, jouis, des mots qui vous emmerdent, vous pissent dessus, des mots qui ne vous ont jamais aimés, vous qui ne savez rien de l'arnaque du corps et si les antiépileptiques sont sécables, vous qui jouissez dans l'ignorance de ce mal en quoi sont faits les radeaux des vivants et les barques des morts, vous qui vivez en analphabètes de la souffrance qui me couronne d'épines sans lauriers. Tandis que vous ne perdez rien dans le fait de vivre, je vais mourir en initié, rempli de ce savoir fou qu'est la douleur folle. Comme vous, je mourrai. Mais en connaissance de cause.

(Depuis plusieurs mois, Juliette ne répond plus à mes textos éplorés. Ou alors une fois sur dix, ou sur douze, quand bon lui chante, dans ses temps perdus, ou morts, sous un abribus ou sur la cuvette des toilettes, estimant manifestement que le mille cinq centième cri est moins important que le vingtième, alors qu'il est, bien au contraire, grossi par l'irrévocabilité, par l'inconsolation, par l'impuissance des âmes charitables et des bonnes volontés, par les lèvres fermées de mon père et la bouche bée de ma mère, par tous les silences abdiqués qui veulent mais ne peuvent pas, par le pilori du recommencement, par la redite sans événement, par l'impossible narration, par l'immutabilité du paysage intérieur, par la peine sans commutation, par le passé, par l'inadmissible oubli, par mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf cris.

L'urgence répétée n'existe qu'à Marioupol ou dans le Shéol, en deçà de la langue, dans l'impensé du désastre, mais pas dans un corps sans blessure ni gravité, tellement indemne qu'on le croirait prédisposé à paraître. La répétition est la dynamique inverse de l'urgence, fulgurante et apicale, doit penser Juliette, qui paraît recevoir ce mille cinq centième cri comme une petite plainte spleenétique, de celles qui saisissent épisodiquement les complexions nerveuses, à l'ancienne.)

Je rêve de mots légers, solsticiaux — « ponton », « rustine », « pédalo » et « lucioles ». Je rêve d'été, de cette licence cérémoniale qui commande à des êtres ordinaires de faire en juillet comme en août ce qu'ils s'interdiraient dans le siècle : montrer leurs fesses péremptoires, afficher leurs seins, tomber la pudeur et le textile qui voilaient avant-hier leurs cicatrices et leurs regrets, souvent les mêmes, immoler leur retenue, leur patiente équanimité, offrir au soleil ébahi la topographie de leur corps étendu, pareil à un paysage, dévoiler leurs concavités et leurs convexités, leur silhouette sculptée par les résolutions, se mettre à nu, paraître et savoir paraître, sortir de l'eau comme la reine lagide du bain, soumettre à l'avidité de l'œil leur splendeur anadyomène.

Je rêve d'être inaperçu, d'être un épouvantail parmi les mannequins, un alité parmi les allongés, d'être anodin, ensablé dans un anonymat que rien ne dénonce — chute mauvaise des reins, entorse à la statique —, que ma convalescence soit un prélassement, que mon corps ulcéré soit indécélable au milieu du corps social, transitoirement désinvolte. Je rêve d'être insignifiant sur ces rivages arcadiens comme l'Estaque, là où le vert frelate le bleu puis se disloque dans l'azur. Je rêve d'être perdu sur cette plage lacustre et gazonnée, duveteuse comme le green d'un golf et douce comme une Grande Jatte. Je rêve d'« étoiles filantes » et de « grande pergola », de ces locutions articulées lors de la mansuétude des chairs. Je rêve de leur corps à eux, lointain et impénétrable, étanche à mon savoir, de leur corps estival en janvier, de leur corps sans esquintement en quoi je vois la félicité

et la frivolité, de leur aise, de ce qui me fut et de ce qui leur est. De leur vie franche et sans douleur. De leur indolence.

OceanofPDF.com

Alors, c'est donc cela, des gens ne rencontreront jamais cette grande fissure qui ébrèche la vie et qui, du jour au lendemain, alors que l'on rougissait sans mot dire quand en janvier l'autre vous souhaitait une « bonne santé », vous instruit un mardi de juin sur la binarité par quoi l'homme est écartelé, cette binarité qui n'est pas le yin et le yang mais le coq et l'âne, le violon et la cymbale, quand l'être est désaccordé de l'intérieur, quand vivre ne va plus de soi, quand la rampe de l'escalier est une barre fixe, quand les trucs les plus élémentaires sont ainsi que des agrès, quand l'effort empoisonne le moindre, quand tendre l'index pour montrer la pâtisserie ou le rouge-gorge est un coup de fouet, quand l'âme et la carcasse se désassemblent, quand la lettre ne rentre plus dans l'enveloppe, dans le corps déchiré, dans cette « gousse de chair », écrit Pierre Bergounioux, dans ce « sac de cuir » avec ses « os assortis de ligaments », pleure Michel-Ange qui vient pourtant d'offrir à un pape irascible, et à son corps défendant, le plafond versicolore d'une chapelle Sixtine ample, humide et voûtée comme un thorax.

(Je parle à Pierre de Nadia Comaneci, dix sur dix aux agrès, fêtée par des hymnes et des drapeaux candidement armoriés — soleils radieux et lendemains glorieux —, parée de son adolescence pleine, de son corps nubile et de sa volonté magique, de sa conformation miraculeuse qui fut un beau jour violée par des puissances adversaires — despotisme d'un entraîneur, sommations d'un tyran coiffé d'un chapeau à la valaque,

menstruations irrémédiables. Nadia qui était reine en même temps que pauvre perdit l'usage de son corps souple comme une virgule, devint femme et proie, encombrée d'être femme, meurtrie d'être proie, plus jamais innocente, jamais plus insouciant. J'avoue à Pierre regarder en boucle, sur YouTube, les pirouettes de cette sirène écaillée de lycra que materont bientôt la censure et la mue, toutes les douleurs du monde, je lui avoue pleurer face à cette silhouette qui, vierge du savoir mauvais, évolue sous les yeux avides des hommes et s'enroule ingénument à la barre métallique comme une danseuse de pole dance autour de son axe, comme le serpent autour du bâton d'Esculape — sexualité et médecine réunies. L'indolence, parfaite. Dix sur dix, donc.)

Alors, c'est donc cela, des gens, les mêmes, ne se taperont jamais la tête contre les murs, ne chercheront jamais l'excuse pour le noir sur l'arcade ou le bleu sur la tempe, ne sauront jamais le pays du dedans qu'est le corps, ce pays fortuit qui exile à demeure, cette région sans consolation où un mardi de juin le besoin prime à jamais le désir, ce besoin qui est un manque outrenoir pareil au trou de la moelle, pareil à la gorge où je plonge des hypnotiques et des antalgiques, parfois du vin, beaucoup de vin, puisque la liquéfaction par l'alcool est semblable à la dissolution par la douleur, quand « l'être à freins », comme dit Henri Michaux, voyage enfin dans un univers fractal, luxurieux et intempérant, à visiter un ailleurs si libre que le souvenir peut en être intolérable, car il est toujours dangereux de pousser la porte du cachot.

Je ne suis qu'ici et maintenant. Je mène une vie écarquillée. Qu'est l'imagination devenue ? Où sont passés mes songes et mes divagations, toutes les conjurations du présent ? Dans les pages des livres et dans les heures de la nuit ? Dans le sommeil consenti, dans l'éveil trompé ? Je suis à sec : l'imaginaire s'est tari avec la douleur, dont je sais impossible l'hyménée avec la rêverie, sauf à jouer avec la narcose des pilules, à explorer leurs effets indésirables qui délivrent parfois, dans le mou de l'hypothalamus, de longs bénéfices secondaires — étourdissements morphiniques, élucubrations fébriles, fissures vers l'empyrée du rêve, visions et cauchemars ramenant à la vie nue, à l'enfance, aux images sans façons.

Contre toute attente, moi qui n'attends plus, l'été advient. Malgré tout. L'immobilité de ma douleur n'empêche pas le cours des saisons. Le soleil est là, et la chaleur est accablante. Je n'ai rien vu venir ; j'en suis encore à l'hiver des maux. Je n'ai vu arriver ni les hortensias ni les jupes. J'en veux à la chaleur de revenir maintenant, alors que je n'en ai pas fini avec ma douleur. Mieux, je redoute que la chaleur de l'été ne soit à jamais associée à ma douleur, avec laquelle elle s'emmêle aujourd'hui.

L'alignement irrégulier des cheminées, que j'entrevois depuis la lucarne de ma salle de bains, où je viens pharmacologiser mes peines, dessine une lame dentelée et, avec, le présage de ma ruine. Le bruit des rotatives de l'imprimerie voisine est un roulement de tambour avant l'échafaud, leur silence un calme avant la tempête. L'entour une prémonition. Ma chambre, semblable à celle de l'enfant écrasé par les désordres fébriles, est *camera oscura*. Le soleil dessine sur ses murs des ombres gigantesques, magdaléniennes, comme projetées par une lanterne magique depuis la lentille du velux ; l'astre pharaonique zèbre mon alcôve de splendides héliographies. Dans ma chambre, le monde se dévoile magnifiquement, pourvu que je m'abandonne au mal qui déconcentre la pensée, suscite une attention flottante. L'alitement est une machine à élucubrations, engendre des transferts savants, des tromperies consenties et des images divaguées. Les rébus surgissent désormais en tout lieu et en toute chose, dans la rue entachée et dans les couloirs du métro, dans les macules de benzène, les restes de chewing-gums, les rognures d'ongles, la silhouette des arbres et le

vol des oiseaux. Mon lit n'est plus le seul instrument des mystères optiques. Ma chambre est une antichambre, miniaturise ou préfigure le grand théâtre d'ombres du dehors. Par la nature mobile j'approxime le mystère. Je révère le feutre des nuages qui compose dans l'épaisseur du ciel des formes labiles, esquisse des crânes, des masques, des trognes, des membres, des vulves, des phallus, des grimaces, des orgies, des gigantomachies, des bateaux fantômes, des rats, des sphinges, des succubes, des gorgones, des lapins hybridés avec des cochons, toute une tératologie dérivant dans l'ouate céleste, se faisant et se défaisant comme la mousse du bain, se recomposant au moindre cillement, au moindre quart de tour du kaléidoscope. Le ciel enfante partout des images suggestives et des formes parlantes, ce que les Anciens appelaient « paréidolie ». Le visible est un avertissement. Une annonce. Je passe mon temps à fouiller le sens, à anatomiser le réel. Je m'évertue à découvrir des emblèmes dans le grand mastaba du monde, me perds en superstitions et en croyances, écris à l'avance, conjugue au futur antérieur. Je métaphorise sans répit. Usurpe l'évidence nue.

Il fait chaud, et je le devine : la chaleur que j'aime tant lorsqu'elle fleurit, dénude et assoiffe va devenir l'allégorie de mon mal, et toutes les chaleurs du monde — soleil, radiateur ou caresse — me ramèneront à la douleur, ainsi ces parfums déchirants qui assignent d'incoercibles souvenirs. Cette seule idée m'est intolérable ; elle laisse dans ma bouche bée le goût de la perpétuité.

(Claire s'agace contre ma paradoxale « élaboration de souvenirs futurs ». Le présent me « réclame suffisamment », me dit-elle. Je lui en veux d'avoir raison, d'avoir cette raison presbytérienne, gorgée de vérités jamais démenties. Sa sollicitude proverbiale me rappelle l'obligeance de ma mère glissant en moi le suppositoire à coups de « je t'avais pourtant prévenu ».)

Un soir de touffeur, alors que je me promène dans la ville hébétée, sur le boulevard des Italiens, je ressens cruellement cette alliance promise entre la chaleur et la souffrance, entre la jouissance et la torture, cette union qui fait la mort petite et que le pendu bande. Or, ce soir, je veux juguler cet accouplement incestueux, le déjouer. Assis sur l'un de ces larges bancs verts, dont m'enchantent la régularité psalmodique, je ferme les yeux puis essaie de détourner mes sens, de me leurrer électivement ; je pense à l'Italie, à Venise, à la suffocante moiteur des mois d'août, à la fête votive du Rédempteur quand le feu d'artifice crève les nuages pour leur soutirer une pluie qui jamais ne verse, je pense aux joies estivales que ne colorait pas encore la douleur, je mobilise une chaleur douce, amie, inviolée, encore vierge du mal. Ce soir, paupières baissées, je vais en Italie, non par ma douleur, mais grâce à la chaleur. Ce soir, je voyage parce que j'ai chaud, non parce que j'ai mal : je traverse la place Saint-Marc, m'installe à la terrasse du Florian, goûte l'amertume du café et l'anse dentelée de la tasse, la somptuosité défraîchie des huisseries, l'élégance du petit plateau d'argent, les jambes éburnéennes de ma voisine américaine, striées par le rotin de la chaise. Ce soir, j'abuse mes sens, je trompe le monde, j'essaie, malgré les klaxons et l'odeur des kebabs, d'écouter Vivaldi que le violoniste joue décidément trop vite. Ce soir, contre la fabrique des mauvais souvenirs, contre l'engramme du mal, je me remémore. Ce soir, je suis ailleurs, je pars, comme dit Rimbaud, « dans l'affection et le bruit neufs ». Mais cette transportation ne dure qu'un temps. Une crampe autoritaire me réveille et me rend à mon vrai pays, saccagé. Ma douleur est un rappel à l'ordre.

L'été est là. J'achète quotidiennement deux ou trois bouteilles d'eau pétillante auprès des épiciers arabes. J'aime ces établissements subalternes, leur organisation dans l'étendue de la ville moderne. Je pourrais dessiner leur emplacement, et leur progressive disparition, sur une carte de Paris.

Notre sort est le même. Ils tiennent et parfois disparaissent, tâchent de se maintenir en vie, de subsister. Leur résistance contre ma survivance. Leur eau me désaltère rarement, elle m'aide simplement à avaler des médicaments. Ils ne s'en plaignent jamais : je les fais vivre, ils me font vivre. Pacte parfait, libre-échange. J'aime le rideau de guirlandes en guise de seuil, le bruit de la cloche qui signale ma présence et détecte ma douleur, les objets de première nécessité — rasoirs, préservatifs, shampoings, allumettes —, les odeurs contrariées, les épices parfumant des bananes amochées, les festons de dattes à côté des fioles de whisky, la pénombre, la paix, le bruit de la radio qui grésille dans l'arrière-boutique, le temps que l'épicier met pour venir à moi, insensible au fait que je crève, les bonbons multicolores, la porte transparente du réfrigérateur, le bruit de la caisse enregistreuse, la caresse dernière du rideau tandis que je retrouve la rue et ma vie gyrovague.

Ma douleur est une liturgie. Les épiceries arabes abritent mes prières et mes *Te Deum*, mes ablutions quotidiennes et mes sacrements invisibles. Leur bibeloterie y est une baroquerie, un trésor qu'enchâssent ailleurs des reliquaires dorés. D'un kitsch rococo, entre ghetto et médina, entre Venise et Meknès, contrefaisant l'image de Venise et contrefaisant l'image de Meknès, ces boutiques sulpiciennes hébergent des rites archaïques, des autels de pacotille et des absides de bazar, des recoins ombreux qu'éclairent des cierges ou des néons, des mots de réconfort épaissis par les vapeurs de l'encens et les relents de coriandre. Échappant aux soleils de plomb, j'y découvre l'obscur beauté du sacré sans prêtrise.

Il m'arrive d'aller à l'église en secret. Ou encore : l'église est devenue l'endroit même du secret. Peut-être parce que le bureau, le train, le bus, la rue ou le musée ne me permettent plus de retirer mon corps à la vue des autres. Que je le veuille ou non, je présente toujours quelque chose de moi — ce corps qui m'appartient mais que je partage, me consacre privé et me rend public. Machine à souffrir, jouir, pleurer ou pisser, rire ou hurler, mon corps peut déborder et défaillir, encourir l'obscénité. Cela me hante. Le mal pourrait me rendre inconvenant. Énurétique. Or, dans les églises que j'essaie de fréquenter entre les cultes et les services, je me redécouvre seul, au milieu des larges échos basilicaux, sépulcraux. Il m'est enfin possible de ne plus me retenir. De ne plus me détenir. J'y abdique mon apparence. Y viennent les pleurs, la salive et la morve. Dans les narthex et sous les voussures, je dégorge mes passions intumescents, toute cette vie enflammée.

(À Martin, je montre ma photographie récente d'un pilier de l'église Saint-Sulpice, orné d'un psaume en lettres romaines : « Retire-moi de la boue que je n'y reste pas enfoncé. » Ce psaume, dont Martin m'apprend qu'il est le quarante-huitième et qu'il orne la septième station du Chemin de croix, me parle de lutte — la mienne contre la douleur, celle de Jacob avec l'ange, peinte tout près par un Delacroix des grands jours — mais aussi de la gadoue que font mes larmoiements sur ma crasse, de la mouvance des

sables, de l'enlissement, de l'emmerdement qu'est devenue ma vie. Martin : « Arrête. »)

Enfant, ne sachant où pleurer, j'avais réservé un endroit à cette seule cause, coince entre mon lit et ma table de chevet. Ce lieu exigü, où je me recroquevillais des heures durant, tenait de la cachette et du cocon. Là, je m'abandonnais à mes pleurs. Là, je ne jouais plus ; ce n'était plus pour de rire, c'était vraiment sérieux. J'y étais triste « pour de bon ». Je m'y voulais inaccessible à la suspicion parentale. Mon malheur n'étant pas entendu, je désirais qu'il fût au moins situé. Cet espace fœtal, que j'avais baptisé « coin de pleurage », circonscrivait ma douleur et permettait de me retirer tout en me dévoilant. Adoubé, il était le lieu de l'intimité consentie. En cette aire obscure, je pleurais sans retenue, souffrais à mon aise, j'étais le communiant et l'officiant, le prêtre et l'agneau, exerçais de menus sacrifices, présentais mes cannes de coq et mes larmes lourdes, espérant que l'on s'agenouillât à mes côtés. Vœu pieux.

(Martin : « Ta douleur est christique. » Il a raison ; autant que la Crucifixion m'importe le Golgotha.)

Lieu de la douleur sanctuarisée, l'église est mon grand coin de pleurage, mon terrain d'abandons et d'épanchements, loin du carême du dehors. Je m'y retire aujourd'hui comme je me retirais hier contre mon lit trop bien bordé, souillant de larmes le mouchoir de tissu écossais que ma mère glissait dans mes poches pour rendre incalculable la quantité de douleur qu'eût sinon révélée un amoncellement de kleenex tièdes. Car ma mère, que ravissaient les prérogatives de la soignante, aimait que la douleur fût, mais qu'elle fût sans décorum — poings contre le crépi, élégies, diarrhées sanguines — et sans folklore, c'est-à-dire sans cérémonial ni cérémonie, sans humeurs et sans fluides, sans cette liquéfaction qui, trois fois par an dans la cathédrale de Naples, voit le sang séché de San Gennaro redevenir

liquide. Dans les collégiales et les cathédrales, je me liquéfie, sachant combien il faut de débauche, de mystère ou de miracle, pour pouvoir enfin couler, s'écouler, céder, être défait, s'exproprier, jouir sans objet, conquérir intransitivement, trembler comme le font les bêtes heureuses de n'être que des bêtes, ne plus tenir — les rênes, son rang, bon. Être un corps cédé : serait-ce cela, la passion ? J'envie l'extase des saintes Thérèse et Madeleine que touche puis sauve la révélation. Je cherche inlassablement la parabole de ma douleur dans les images et dans les textes. Roch et sa plaie vive, Lucie et ses yeux arrachés, Denis et sa tête tranchée, Agathe et ses seins coupés comme des agrumes. Est-il un saint qui me ressemble avec, pour attribut, pour métonymie du supplice, une sixième vertèbre cervicale ? Est-il, sur le volet humide d'un retable ou sur une enluminure gothique, un *Martyre de saint Dolent*, agenouillé dans la honte avec sur son plateau d'argent une articulation sacro-iliaque ? M'aurait-on oublié parmi les bienheureux ? Mon Dieu, moi qui réserve des pleurs consciencieux à Tes narthex et à Tes chapelles, m'offrirais-Tu au moins de me voir en peinture ?

(Martin : « Tu confonds la clémence et la miséricorde, mais pourquoi pas... »)

Dans les églises, certain de n'être pas vu, derrière un pilier ou au creux d'une chapelle, il m'arrive de mettre un genou au sol et de murmurer des mots. La prière, qui ne me fut jamais montrée, est pénitence, jamais gratitude. Je ne remercie pas, je demande pardon. Je demande pardon pour mes petits reniements, pour mes serments fragiles, pour la caducité de mon espoir, pour l'impéritie de mon désir, pour ce cœur disjoncté. Je demande pardon de m'être converti si vite à la douleur impie, pour lui rendre un culte si fervent. Je demande pardon pour ma souffrance idolâtre. Pour ma joie apostasiée.

Qu'est devenu mon corps canonique, tridentin ?

Ce que j'ai vu dans les églises : des visages s'effondrant dans des mains, un ivrogne remplissant le bénitier, un pigeon cherchant le chapiteau historié où mourir enfin, un homme pleurant son enfant mort devant un chérubin, avec sa tête de santon joufflu, un chien hurlant à la croisée du transept comme un loup, un chat mendiant des miettes sous une coupole sur pendentifs, un curé tapotant sur son micro juste avant la messe — immanquable déception face à ces laudes électrifiées —, des veuves récitant des prières machinales, des vierges folles, des possédées, des obsédés, une conférencière impassible au milieu des sanglots reniflés, le silence cathédral du monde recueilli, la ferveur répétée des angélus, la suzeraineté de l'inaispaisable, le frottement des étoffes par les gestes dévots — s'agenouiller, se relever, se signer —, la fatigue des pierres, l'airain des sculptures dépoli par des paumes superstitieuses, des peintures abandonnées sous la suie de l'obscurité, le cloaque du monde zébré de rayons poussiéreux, tout le salpêtre de la vie s'altérant.

Combien de fois aurai-je conçu l'indécence de ma visite, l'illégitimité de ma venue jamais oublieuse de moi qui cherche sur les prie-Dieu des absolutions foudroyantes et remplis les églises de ma complaisance ?

La douleur n'est plus simplement de la douleur, elle est un espoir déçu. Elle met des herbes dans le corps et de la mort dans l'âme. *Memento mori*. Je ne veux plus d'apaisements pour ne plus rencontrer de désabusements. Mieux vaut le broiement permanent que la rechute, cette estrapade, ce supplice à désillusions. Inutilité des rémissions que sanctionnent d'inévitables déconvenues, de même que s'éteignent toujours les solstices. Je ne me souhaite que des hivers pour ne pas connaître les automnes, qui toujours dégrisent les étés. Dans la douleur recommencée, le pire est le recommencement, l'abrasion de cette foi qui fait jouer encore les violons dans les transatlantiques fêlés et mouliner les bras sur les radeaux dépravés. Je me noie, peut-être dans un verre d'eau. Je bois la tasse. Dansante, la ligne de flottaison me tue à coups de vaguelettes. L'espoir puis le désespoir puis l'espoir puis le désespoir. Respirer, étouffer. Aspirer, renoncer. Dans mes poumons, le rythme infernal de la marée. Je me noie comme ces prisonniers de guerre dont les bourreaux aspergent d'eau la tête enveloppée de cellophane, et qui toujours finissent par hurler, par supplier, par avouer jusqu'au faux, car l'air et l'eau s'entremêlent de sorte qu'il est impossible de savoir qui de lui ou d'elle est l'auxiliaire ou l'adversaire, de discriminer la respiration de l'étouffement, le bien du mal. Partout, dans mes jours et dans mes nuits, ce « simulacre de la noyade » où s'amalgament sous ma peau cellophane l'affolement et l'espoir suffoqués.

Au Moyen Âge, une goutte tombant régulièrement sur le front des suppliciés, attachés à un poteau, suffisait à les soustraire au sommeil et à les

mener à la folie, car l'érosion infinie est une rubrique de la torture, et qu'il en faut somme toute assez peu — un nerf qui coince, une dent qui surmène — pour que se forment des prières euthanasiques. Quelle est la goutte d'eau qui fera déborder mon corps offert aux précipitations ? Sera-ce le médicament mauvais, le non à la question, le sens éboulé, la mort de l'amour, le nuage bas ou le mois de novembre ? La énième crampe, le énième étau, le énième vomissement ? Au pays de la douleur énième, où est la frontière et comment s'appelle son franchissement ?

OceanofPDF.com

Pour que cesse l'urgence, faut-il que la douleur soit parfaitement accomplie ?

OceanofPDF.com

Céder, cesser. Consentir. Quelle forme prendrait l'abdication ? Le Prozac, le .22 long rifle ? Un acquiescement à la douleur ? Un renoncement ? « Le pire des maux [est] une âme habituée », comme dit Charles Péguy. Car qu'est-ce qui s'élime et qu'est-ce qui résiste encore ? Qu'est-ce que la douleur ravine alors que je suis réduit en sable ? Quel matériau offre en moi de la résistance, tandis que mon espoir et ma foi forment poussière ? Qu'est-ce que je continue à opposer, alors qu'il me faudrait rester au lit, partir en clinique, me tirer une balle dans la tête, prendre acte de la faillite ? *En tout état de cause.*

Le corps continue de s'élimer sous l'empire du temps, mais cette érosion est invisible à l'œil nu. Pour la constater, il me faut prendre du recul, regarder en arrière, m'en remettre aux yeux de ceux qui ne m'ont pas vu depuis longtemps et qui, à ce seul titre, peuvent mesurer l'usure à l'œuvre. Mais les autres ne voient rien. Sur mon corps, dans mes yeux, pas d'indice du désastre intérieur. La douleur est presque invisible, à ceci près que mes gestes alentis indiquent parfois un curieux effort. Je manque de tenue. Je me tiens un peu moins bien, mes épaules sont un peu raides, mes jambes tremblent un peu, mes pupilles sont un peu dilatées, mes mains sont un peu moites. L'horreur intime : l'étendue de ces « un peu ».

L'érosion n'est jamais aussi flagrante que lorsque reviennent, d'année en année, des événements. Chaque vingt-quatre décembre me rappelle le vingt-quatre décembre précédent — ici avec la nuque coincée jusqu'à deux

heures du matin, là avec des vertiges durant le partage de la bûche, ici en larmes dans le dressing avant l'arrivée des invités, là délesté de toute souffrance jusqu'au vingt-sept au soir. Ces trouées temporelles, ces carottes géologiques exhument non plus des contentements ou des déceptions, mais simplement de la douleur. Il en va de même avec les anniversaires, les feux d'artifice, les fêtes de la Musique, les jours fériés, les équinoxes, les orages, les premiers bourgeons du printemps, le séminaire automnal, la quinzaine de Cannes, la quinzaine de Roland-Garros, la finale de la Ligue des champions, la fête des Voisins, celle de l'école, les images télévisées du Carnaval de Rio, celles des cerisiers en fleur au Japon, le ramadan, l'Ascension, l'Assomption, la Pentecôte, toutes ces réapparitions calendaires inventées pour ressusciter mes douleurs empilées. Le calendrier julien, le calendrier grégorien, le calendrier hégirien, le calendrier républicain, le calendrier lunaire, le calendrier solaire, le cycle des saisons, le rythme de la flore, les festivités annuelles et l'ordre du monde portent en eux le souvenir de ma souffrance. Les célébrations publiques viennent commémorer ma douleur privée. Insupportable récurrence du monde. Perversité du souvenir qui, bissant le mal, le rend inoubliable.

(Pierre, auquel je dis ma tristesse à prononcer des phrases telles que « depuis sept ans que je souffre », m'oppose une sagesse à toute épreuve. Dans ses silences qui désormais précèdent toutes ses réponses, comme s'il lui fallait trouver des mots non pas dans sa propre bouche mais dans la sagesse populaire, je perçois un minuscule changement dont je n'arrive à comprendre s'il ressortit à la lassitude ou au doute. Se peut-il qu'il n'y croie plus lui-même ? Se peut-il que je lui aie inoculé mon doute souverain, et qu'il n'ait plus rien à m'opposer que de misérables poncifs ? Se peut-il que je sois parvenu, à grands coups de mots, à bousiller les siens ? Se peut-il que les autres soient désarmés de sorte qu'il me faudra dorénavant miser sur mon impossible courage ?)

Mon éphéméride de la douleur s'écrit par l'effroi, qui est l'appendice du mal. L'effroi de cette « journée de la femme » où je fus si peu homme. L'effroi de ce premier avril qui fut tout sauf une blague. L'effroi de ce premier mai, tandis que nul chiropracteur ne répondait à mes appels éparpillés, comme si une profession entière s'était donné le mot. L'effroi de ce huit mai passé à attendre le neuf. L'effroi de ce quatorze juillet, quand le médicament cessa de remplir sa fonction balsamique. L'effroi de ce quinze août, quand ce même médicament fut surdosé. L'effroi de ce premier novembre où je fus la victime simultanée de deux « effets indésirables » — étrange formule que l'on croirait issue de *Capitale de la douleur*, ce joli livre de Paul Éluard que j'aime pour l'orage de ses mots et la géographie de son titre. L'effroi de ce onze novembre passé à regretter le dix novembre. L'effroi de ce trente et un décembre lorsque, ouvrant mon agenda pour la dernière fois de l'année, je constatai l'irrécusable suprématie du noir sur le blanc.

Ma vie n'est pas seulement entachée par la brûlure, elle est souillée par le souvenir de la brûlure, qui est image et qui est parfum. Parce que la douleur m'embrocha la première fois devant une droguerie, la vue de ces enseignes anachroniques, avec leur nom aguicheur, plonge dans mon sang des caillots de tristesse, tout comme l'odeur du chlore de la piscine, où l'on sautait enfant sans brassards et coulait adolescent sous les rires, où l'on s'avilissait avec luxe, exhume encore des dangers révolus. Puisque ma douleur fut partout, tout peut faire écho à ma douleur. Par la créance du souvenir, la plaie sans cesse retentit. Tout aura été effrayant, et tout est mémorable. Mon privilège absolu : il n'est qu'à retrouver le goût de l'effroi pour remonter au temps fanatique de la douleur.

Ma douleur est une addiction. « Addiction » provient du latin *ad-dicere*, qui signifie « être dit à » ; or la douleur me dit, me signale à l'autre, me trahit et me transperce, me met à nu et me fout à poil, me dévoile. M'ouvre comme un livre. Me découvre et me démasque, comme s'il existait véritablement une « connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique », ainsi que l'estimait Antoine-Joseph Pernety, abbé défroqué devenu alchimiste, certain de pouvoir juger, « sur l'étiquette, de la valeur des choses ». Moi, étiquette et jamais breuvage. L'autre, parfait sommelier. Le monde, comme une grande physionomie où, brûlant viscéralement, je m'emploie à sauver la face, à faire « comme avant », à préserver ces deux mots ainsi que le font des êtres infléchissant leur vieillesse dans des salles de gymnastique ou des cliniques esthétiques. À ceci près que le mal qui me frappe est contingent, qu'il pourrait ne pas être, que nulle injection ne me rend à ma vie enfuie, que nul truc ne peut endiguer cette épidémie qui me ronge sans dégât. La fleuriste et le teinturier, dont l'inadvertance égale l'aveuglement, n'y voient que du feu, sont pris au piège de ma dissimulation, de cette petite mascarade qui cherche à me faire passer pour sain, et pour sauf. Les « vous avez l'air en forme » me scandalisent autant que les « vous semblez aller mieux ». Ne voient-ils pas que ce corps intact est un leurre infligé par ma seule urbanité, une volte-face qui me permet de montrer l'envers de ma face morte, d'offrir un visage intact, que cette lumière est le contraire de moi-même, comme sur les solarisations de Man

Ray, quand le blanc devient noir et l'ombre claire. Je suis sens dessus dessous, et mes valeurs sont inversées.

(Au café, avec Pierre, un jour d'orage. Nous sommes installés en terrasse, sous l'auvent qui laisse à côté de nous un rideau de pluie. Nous rions, invoquons le passé. Nous nous remémorons les liesses, les ébats et les bandaisons, toutes les diableries qui dilataient nos puissances, nos manières de roi. Nous rions et, alors que nous inspectons nos rétrogradations, nos foirades et nos entames, Pierre me dit que je suis « encore beau malgré la douleur ». Que mon apparence, cette propriété involontaire, ne soit pas contrefaite par la souffrance me chagrine inavouablement. J'y perçois toute l'irrecevabilité de mon drame.)

Incontestable à mon cœur époumoné comme à la fibre de mes muscles, ma douleur est invisible comme le monoxyde de carbone. Si la sublimation est la transformation d'un état solide en un état gazeux, alors ma douleur est sublime. Sublimement impalpable, sublimement indiscernable. Les mains n'y sentent rien, les yeux n'y voient rien. En l'absence de stigmates, je n'ai que les mots pour convaincre, que les phrases pour montrer. Je ne dispose, pour faire foi, que d'un récit malhabile, piètrement naturaliste, avide en comparaisons et en périphrases, en métaphores imparfaites du corps vécu. Je ne cherche pas la plainte, mais l'exactitude. Pour circonvenir le symptôme, je me commets en descriptions. Je veux échapper à la folie de l'intériorité impartageable. Je veux défier ces minables bréviaires philosophiques qui sacrent notre irremplaçable singularité, je veux que ma parole délivre à l'autre mon expérience intérieure et, ce faisant, me délivre de ma solitude. Je ne veux pas être seul, je veux de la fusion, du corps-à-corps, du bouche-à-bouche, du perce-oreille, je veux susurrer dans les oreilles des mots infinis car frustrés par l'écart entre le dire et le dit, par ces phrases trouées de manques. Je ne veux pas que soit possible l'indicible. Ce serait la défaite du monde. Je pourrais en mourir. Je veux que ma langue

puisse combler le trou d'où il n'est que le silence — sexe, effroi et mort. Je veux que l'autre déchiffre les signes d'une douleur que je m'emploie à masquer. Je veux que l'autre me démasque, qu'il me prenne dans les bras, qu'il me dise avoir saisi, tout compris, tout deviné, qu'il m'enjoigne à cesser cette simulation qui m'est une survie. Je veux qu'il me transperce, me traverse, qu'il me perçoive tel que je suis, tel que je fuis, tel que je m'échappe. Je veux qu'il conçoive ma lutte pour lui cacher ma douleur, je veux qu'il conçoive combien il m'en coûte de lui montrer cette tête trompeusement sauve. Je veux qu'il sache mon acharnement à sauver ma face et les apparences. Je veux qu'il sache ma souffrance et qu'il s'excuse de ce savoir. Je veux qu'il sache mais ne voie pas. Pas vu, mais connu.

« Je veux » : la douleur est la braise du désir enragé.

(Ce rêve : je monte dans un bus bondé, mais personne ne me cède sa place. Certains pictogrammes ont beau inviter les ingambes à offrir leur siège aux infirmes, personne ne se lève pour moi, qui n'ai ni carte d'invalidité ni jambe en moins, rien de flagrant. Personne pour m'aider ? Personne pour voir ce que je cache ? Aucune œuvre de miséricorde. Ma douleur n'est pas héraldique. N'eût été ce corps faussement glorieux, m'aurait-on laissé une place, ma place ? J'en hurle. J'enrage. Je mords l'oreiller. Claire me réveille, puis me darde : « Et si quelqu'un t'avait laissé sa place, n'en aurais-tu pas été meurtri ? L'aurais-tu seulement prise, cette place, toi qui toujours la réclames ? »)

On a certes inventé une échelle, pareille à celle de Richter, pour dire la douleur, pour évaluer entre un et dix son intensité. Cette échelle hospitalière, qui permettrait de gravir la montagne objective, voit des infirmières introduire des chiffres entre ma langue et leurs mains trop blanches, oublieuses des palpations, des médecins alléguer une souffrance numéraire les exonérant du verbe. Le stylo bleu, accroché à leur poche tel un blason, ne me trompe pas : au lycée comme à l'université, la science se

contrefout des humanités, de mon humanité. En objectivité, le chiffre roi cimente les plaies, honnit la langue anfractueuse. Plus de phrases, plus d'images et d'opacité, juste de l'arithmétique, de l'imagerie et de la transparence. Plus de corps — chair et verbe réunis. Tel est le corps médical.

(Juliette, devant qui je me révolte face à cette mensuration de la douleur, me répond qu'il s'agit moins de « la jauger que de la traduire », de faire apparaître « non pas une mais des douleurs », des phases de douleur, avec des rémissions et des recrudescences. J'entends : cette échelle n'est pas faite pour te situer dans l'univers des hommes, elle permet juste de sonder le rythme et l'amplitude de tes marées. Je rêvais fulmination et séisme, ce n'est qu'une météo marine.)

Cette addiction à la douleur me dit comme l'extase et l'agonie, quand la chair est remuée par la démesure. Je suis dit par ma douleur, par mon corps stupéfié par les stupéfiants, drogué par les *drugs*, amoureuxment perdu dans le dédale des apparitions et des hallucinations, sans texte et sans sexe, quand la langue crie sans les mots, gueule et anus prêtés au vertige.

Le *kilodouleur*, telle pourrait être l'unité de mesure.

OceanofPDF.com

J'erre dans la nuit. À la recherche de mon sommeil. Pour semer ma rage. Je marche avec en moi des somnifères et des antiépileptiques, avec ce sang épaissi par la médecine, parfois liquéfié par un couteau. Je marche contre ma fatigue, avec ma fureur, dans l'obscurité que jaunissent à intervalles réguliers les ampoules des lampadaires. Ma douleur est un secret mal gardé : au clochard qui me demande si j'ai encore mal ce soir, je cause, me dévoile sans réserve. Je regarde ses bras, lardés eux aussi, et ses mains tuméfiées par le vin nombreux. Il ne partage pourtant rien de mon « putain de mal », lui qui ne connaît « que la peur », celle que son banc soit pris, que crève son chien ou son caddie, que le froid grève ses nuits. Il est allongé sur ses deux planches de bois peintes en vert, je suis plié en deux, les mains sur les genoux. Il me demande comment je fais pour tenir. Un comble. Il ne prend pas de pincettes. Il n'a pas peur de déchoir, de son ombre, de l'exorbitance de ses passions, de la solitude qui vêt d'or la nuit. Il me trouve « trop con, trop bon ». Il a raison, je suis le con, le bon larron, cloué sur la croix, sagement à droite du Nazaréen, tandis que le mauvais larron dort sur un banc et injurie Dieu, sait le point d'incandescence et qu'il n'est que de passer à l'acte pour vraiment entrer en scène. Il dit vrai, ce voyou bachique. Il crache des mots éclatants comme parfois ma gueule sous le joug du mal, comme s'il n'était de vérité que dans la poisse et dans la crasse, que dans le creux du manque. À Rome, la *Bocca della Verità* est un mascarone épouvantable, une bouche d'égout pétrifiante, une fosse à secrets que l'on dit capable de trancher la main des menteurs, car il faut moins tendre

l'oreille que la main pour faire l'expérience maléfique de la vérité, qui ne se mendie pas mais s'écoute. Où est le trou de la vérité ? Dans ma bouche où je mets parfois la main, et plus restrictivement l'index et le majeur, à la recherche de ma lulette, pour vomir l'insoutenable ? Dans ce corps-fourreau où j'ai glissé mon âme sans me battre ? Dans ma bouche ouverte comme la tranchée du mystère ? Dans ce sujet devenu un objet, un objet d'étude pour l'imagerie qui ne sait plus où est passée ma santé ?

L'objectivité a supplanté la vérité. Clandestinement, j'enregistre sur le dictaphone de mon téléphone absolument toutes mes consultations thérapeutiques. Je les réécoute avec soin, j'y entends le chahut des étoffes, le grincement des huisseries, le crissement du cuir, la plainte des détails, le monde. Rien ne m'échappe des phrases du médecin, enroutées par l'entour du monde, de nos voix escamotées par le grésil des choses, comme dans ces vieilles émissions radiophoniques. J'entends que je parle peu, que dans son cabinet je suis docile, gorgé d'excuses, honnête dans mon mal. Impeccablement souffrant. Je reviens parfois en arrière sur un mot étouffé, froissé par un bruit cahoteux. Je me repasse en boucle les « c'est normal » et les « ça ira », ces mots jamais entendus par l'*infans* aux grandes oreilles, toutes ces provisions que j'inscris méthodiquement dans un document Word intitulé « Raisons d'espérer ». J'essaie de m'entendre dire. Je cherche la parole objective, une voix blanche qui sans trembler dirait ma douleur de même que la météo du jour et la route à prendre, cette voix dépassionnée, oraculaire, qui parlait hier à Delphes et à Cumes.

« Dis Siri, pourquoi j'ai mal ?

— Je suis sincèrement désolée. Je suis là si vous voulez parler. »

Je viens de recevoir par la poste le résultat de mes analyses de sang, effectuées il y a un mois pour déceler mes intolérances alimentaires. Mon médecin me l'a dit : deux cent vingt et un aliments passés à la loupe pour repérer des dysfonctionnements, et d'éventuelles proscriptions. Formidable. Que rêver de mieux que ce génotype nutritionnel, que cette revanche du biologique sur le psychique ? Mon cœur bat fort dans mes jambes. Je prends la peine de m'asseoir dans le meilleur des fauteuils, de couper la sonnerie de mon téléphone, de me servir un café, de décacheter le pli avec une lame. J'impatiente mon corps. Je survole les lignes et les cases. Tout y est. On ne m'a pas menti, et le protocole est limpide : en rouge les interdictions, en vert les autorisations et en gris les « taux limites ». La vérité, sans fard. La feuille de route du vivant. Comme au baccalauréat, je fais glisser un livre sur le tableau pour découvrir, un à un, le verdict de chaque ligne. Je tremble, mais n'abrège rien. Le diagnostic tombe : les petits pois sont rouges. Je suis la victime du presque rien, d'une infortune potagère. Je souffre absurdement, de ce ridicule qui tue. Prince aux petits pois.

À notre bras, un bracelet plastifié, avec notre nom et notre matricule. Comme dans les maternités. Ne pas nous confondre, et ne pas nous perdre. Autour de nos yeux, cernés semblablement à ceux des divinités égyptiennes de profil et en méplat, un sillon vient dire l'ornière et l'ombrage du mal, le khôl de nos souffrances supportées. Souffrir trafique. Maquille. Dans nos voix analogues, la lassitude. Sur nos corps, partout l'engance de la douleur. Dans nos chambres, des draps jaune pâle, comme si le jaune avait jauni, gansés d'un liseré de lettres bleues « AP-HP », promesse et propriété de l'Assistance publique. Sur les télécommandes — lit, alarme et télévision —, les empreintes palimpsestes de nos pouces gras. Ceux qui furent là avant nous ont laissé des traces, malgré l'affairement des nettoyeuses sénégalaises, avec leurs cheveux enturbannés de soleils, sœurs ou cousines de celles, lavandières modernes, réparant dans les trains et les avions nos souillures de passage.

Un simple loquet contraint l'ouverture de nos fenêtres. Par cette meurtrière, impossible de prendre l'air, de se foutre en lui. Mourir est possible, mais allongé dans un tissu passementé. Des consignes pullulent sur des tableaux velleda, taguent nos murs. Palais des proscriptions et des impératifs. Tout est écrit, jamais dit — médicaments, aliments et intubations. L'oralité n'est plus une bouche, mais un œsophage. Des poignées en inox, partout — douche, murs et toilettes. Des verrous, nulle part. Nos chambres sont des moulins sans paroles. On y entre sans un mot. On ne prend jamais le temps d'y causer. Quelqu'un s'est-il une seule fois

assis sur la grosse chaise de merisier, ce siège discursif limogé entre mon lit et le placard, alibi vulgairement surnuméraire ?

Nous est un je.

Sur mon planning hebdomadaire, mon programme quotidien : kinésithérapie, balnéothérapie puis perfusion. Après l'effort, le réconfort. Je dois m'entraîner, me ressaisir, me déprendre de mes manies. Me déshabituer. Me rééduquer dans cette maison de correction où il n'est que de redresser mon corps comme un tort. Je suis en oubliettes. Les portes s'entrebâillent, les mains s'entremêlent, les bouches s'entrouvrent, les visages s'entraperçoivent. Je mène une vie furtive. M'étranglent des ruminations oiseuses, drôlement insomniaques. Je m'ouvre à l'infirmière de mes angoisses abrogeant ma quiétude, cette main courante du sommeil : « Il y a une psychologue le lundi après-midi pour cela ; vous lui direz, à elle. »

Rien n'est dit, et rien n'est dicible. Il me faut tout comprendre de moi-même, comme Archimède dans son bain. Empire de la déduction. Aujourd'hui éclaire hier. Je suis toujours en retard. En excuse. Je suis soumis à une loi jamais énoncée : juridiction des tyrans. Aux infirmières de nuit, qui taciturnement m'apportent mon plateau, sondent mon oreille et caoutchoutent mon bras, je me risque à demander des autorisations, mon droit. Mais ma politesse ne paie pas. Pas plus que ma sollicitude. Rien n'est grave dans ma chambre murée dans le silence, à quinze pas du grand ascenseur, dont le libellé des étages et les corps dissimulés sous un drap dans leur entier culpabilisent mon tourment en m'exceptant de la vraie tragédie. Je suis illégitime dans ce grand hôpital aux baies géminées, dans cet Escorial de la douleur où je me surprends à étudier désormais le loquet des fenêtres. Du silence, jamais. Mais du mutisme, jusqu'aux formulaires anachroniques — « vous arrive-t-il de prier Dieu ou le destin pour que la douleur ne dure pas ? » — que l'on dépose nuitamment sur mon lit, tel le

protocole de l'onction dernière, comme si ma survie se résumait désormais à une petite anagramme — prier ou périr.

Cela va plus vite que prévu. Je me réapprovisionne en tout, en shampoing, en crème et en mouchoirs. Dans la cafétéria où je m'offre le matin un rocher coco emmêlant sous ma langue lipides et glucides, le gras et la douceur, toutes les largesses du plaisir, je m'avise quotidiennement de la présence, au milieu des revues, du petit coupe-ongles dans sa gaine de cuir noire en quoi je vois non seulement la lame amenuisant les vivants comme les morts, mais aussi l'universelle scission entre deux mondes — les prévoyants et les étourdis, les pessimistes et les optimistes, ceux qui passent et ceux qui pensaient ne faire que passer.

Au sous-sol, le gymnase pue. La faute à des corps tendus par des efforts longtemps délaissés. Bruits des pédaliers et des courroies, des élastiques et des sangles, de la gomme et du fer, de l'endurance mécanique. Partout du surplace. Ramer sans fendre l'eau, courir sans avancer. Mimer la vie mobile. Nager arrimé. Dans la piscine trapézoïdale, hérissée de garde-corps et de garde-fous, où gisent telles des épaves des vélos et des marchepieds, des engins bizarres, je sautille sur un pied, tends la nuque et lève un bras, « oui, voilà, c'est ça », je baisse les yeux sur ma vie abaissée, humiliée par la charia du mal. Je pleure de me deviner. C'est un peu vivre que de revivre, me disent les haltères en mousse et les planches en polystyrène que je brandis en frétilant sur *Angie* des Rolling Stones, encouragé par une voix colonelle. *Angie*, je ne le sais pas encore, sera le générique de ma douleur.

Eux, et elle.

Lui, démantibulé, calé dans un fauteuil roulant, vient tous les matins nous observer. Il ne peut plus. Et il m'en veut de pouvoir encore. Il a des bras et des jambes à moitié. Il me reluque du coin de son œil poché — astre glauque qui déshabille ma timidité. Il me regarde m'agiter, suer ; il ne dit

rien. Je suis sur la scène, lui au premier rang. Mes efforts lui sont refusés. Il n'est qu'avidité. Il me regarde faire avec envie. Il bande à l'œil.

Lui, avec ses grands yeux, agoniques mais doux. Sa vieillesse nue, et son corps malade qui oblige sa joie. Courtoisie de la douleur qui s'excuse. Je vois toutes ses marées, son squelette comme un estran. Je voudrais serrer dans mes bras son torse pris dans un corset. On dirait un saint, et je lui prête une vie de saint, bonne, une vie à parler aux chats et aux oiseaux, à écouter les enfants, une vie aimable, infiniment pleurable, une vie belle, alliage de réserve et de retenue, une vie soudainement emboutie par une mauvaise échographie.

Lui, râblé comme un taureau. Usé, mais puissant. Son odeur de bagarre, son envie d'en découdre encore. Prédateur faussement abdicé, il ressemble à Harvey Weinstein agrippé à son déambulateur lors de son procès, gros bébé poussant son engin tel un landau, Barbe-Bleue manœuvrant le siège d'une victime inapparente.

Elle, belle et biblique, de cette splendeur vétérotestamentaire qui fait les femmes flagrantes — Esther et Salomé. Sa beauté me tance. Son accent américain maudit la chaleur l'obligeant à abandonner la combinaison quotidienne qui empêche son squelette de devenir du collagène, sa peau d'être un lambeau. Elle est blanche et ses tatouages ont estampé l'ordalie sur la chair. Elle sent le savon de Marseille, le feu. Ses yeux céladon sont cendrés par des larmes mal évaporées ; du ciel bleu et, autour, un nuage noir. Ses faux cils, ses ongles peints et l'ambre dans son cou disent sa persévérance. Masquée au gymnase, qui dans la Grèce ancienne était l'endroit même de la nudité, elle est bonnetée à la piscine. Je ne la vois qu'à demi. Sa chair désunie est un puzzle. Sa maladie est orpheline, son corps en morceaux. Elle est un rébus : partout je la suivrais.

« Angie, where will it lead us from here ? »

Punaisés sur le mur pastel près de l'espalier, et formant cumulus, de petits mots adressés par d'anciens patients remercient les kinésithérapeutes et les ergothérapeutes, tous ces tuteurs ayant remis d'équerre nos chairs infléchies. Cartes postales égayées de cœurs à l'encre rose, dates miraculeuses soulignées à la règle, remerciements lilas sur papier quadrillé : l'école de la gratitude. Ces ex-voto froissés m'ordonnent de réussir à mon tour cette « réadaptation de l'appareil locomoteur » où il n'est que de singer la position du papillon, du cobra et du chien tête en bas, de battre de l'aile, de faire la bête, de jouer à chat, d'être comme un poisson dans l'eau avant la visite hebdomadaire du chef de service, celle du mardi, la « grande ». Vingt-cinq personnes sont alors autour de moi, qui reçois allongé. Impolitesse et humiliation. Prérogatives et hiérarchie. Le pontife s'assoit sur la grosse chaise de merisier. Elle était donc pour lui. Saint siège. On expose à voix haute mon cas, on semble dire la vérité rien que la vérité ; c'est un grand oral pour les subordonnés cardinalices, jamais pour le Lazare que je suis, muet, comme mort, ou alors vivant sur une table de dissection. On pontifie. J'attends que soit dite la messe, par un autre ma peine, que la parole tierce traduise mon défoncement intérieur, que soit enfin prononcé le Grand Verdict. Je devine sur la tête du chef de service la secrète tiare, dans sa main gauche l'invisible sceptre, le Grand Caducée, dans sa main droite le Grand Codex et entre ses jambes le Grand Phallus, tous ces totems par lesquels, dans ma chambre monacale et dans les séminaires internationaux, *urbi et orbi*, il règne en souverain. De l'index me désignant, il dit à l'assemblée « voyez son errance à la con » et « ses recours de merde », il chie sur ma foi et sur mes onguents, sur mes croyances païennes, sur la psychanalyse et la chiropraxie, sur mon apostasie allopathique, sur mes marchands du Temple, il dépose sa parole comme un étron, oralité et analité mêlées, défécation de la sentence qui d'un mot le soulage et déshonore ma vie. Curie et curée. Il part, laissant ouverte la porte sans verrou sur mes spasmes. Dans la faïence des toilettes, je vomis le poisson blanc et le

Babybel de midi, accroché d'une main à l'abattant dégondé et de l'autre à une poignée murale trop basse, dont je comprends soudainement l'usage.

OceanofPDF.com

Je devrais couper les ponts pour retrouver la douceur des îles. Mais je n'ai pas le courage de mon désabusement. Je n'ai plus les moyens de ma colère ni de mes vœux. Le possible a substitué le désir.

OceanofPDF.com

Ce n'est pas mortel, me dit-on. Ce n'est pas l'algie vasculaire de la face, celle qui fait des hommes se défenestrer. Il y a péril en la demeure de mon corps, mais pas dans le grand manuel des afflictions. Je souffre sans l'anatomie du danger. Je suis un homme sans gravité. Je pense souvent à ce beau footballeur qui jouait comme peu d'autres, qui s'exprimait si bien, trop bien au milieu des siens, femmelette parmi les bonshommes, et dont la santé brutalement s'effondra, comme s'il devait payer le prix de savoir caresser le langage ainsi que le ballon, et qui soudainement dut s'aliter, s'arrêter, s'entendre dire que l'on n'y comprenait rien, que c'était du « jamais-vu », et qui fut moqué par les autres membres de l'espèce, et qui se volatilisa du jour au lendemain, dissimulant à jamais le château de cartes qui lui tenait lieu de corps, alors que ce corps de roi avait été un apanage et une convoitise, une quinte flush. Je pense à sa malédiction, à sa douleur maudite, mal dite et mal entendue, à ce que l'avenir lui réservait, lui offrait sur un plateau, à ce qu'il était en droit d'attendre de la vie mais qui fut effondré par son corps en sucre. Comme dans les contes de l'enfance. Je pense souvent à lui qui a fui, qui s'est retiré pour vivre heureux et eut de nombreux enfants, qui s'est soustrait au regard des hommes pour disparaître à jamais, qui de lui-même s'est reclus et qui, comme moi, a découvert que toute cache contient une autre cache, que tout asile est gigogne, que la vie est une matriochka où s'effeuille le mystère comme dans les rêves fébriles. Que même dans la tour d'ivoire demeure toujours le corps, ce cachot sale que l'on a en propre.

Je suis reclus par ma souffrance, par cette vaurienne qui m'isole et me confine, qui me maintient en moi, mais aussi chez moi, qui m'est une domestication imposée et qui sans clef me gouverne à demeure.

La douleur claustrophile veut autour d'elle des pierres, des briques ou de l'ivoire, de l'ouate ou du liège, une adresse et une retraite, du silence plein et du vide large. Assiégée par l'inatteignable, qu'elle déclame avec faste, elle rêve en secret d'emporements et de détoussements et, ainsi que les coquettes chez Molière et les éprises chez Stendhal, dit non de la voix et oui des lèvres, s'interdit de sortir dans le monde mais écarte avidement les rideaux.

Séquestré par le mal, je me dépense en ailleurs.

OceanofPDF.com

Qu'en est-il, ailleurs ? Comment souffre-t-on en Afrique, sur le continent noir des nécessités, en Arctique, en pleine mer, dans l'Himalaya ? Comment peut-on souffrir, là-bas ? Pour souffrir, faut-il le pouvoir ? Comment souffre-t-on au Saint-Siège ou au palais de l'Élysée, tout de blanc vêtu ou lesté du collier de grand maître de la Légion d'honneur, si près de l'absolu ou du bouton atomique ? Comment présente-t-on le journal de 20 heures sous le mal aléatoire, la langue engourdie par l'opium et la colonne vertébrale comme celles du temple d'Aphaïa, à Égine, défoncées par le temps ? Souffrant, je suis en Grèce, au Népal ou dans le froid du monde, partout.

J'accède par la douleur à l'universalité, à ce grand Tout qui me rappelle combien la justice est une balance, mais aussi une épée. Aux disparités de naissance, de richesse et de peau, aux hommes humiliés par leurs mains noircies dans des mines et aux femmes qui pleurent de les savonner, aux maharadjahs qui jouent aux dés des parias, aux vices de forme et de caste, à la malchance et au préjudice, la douleur oppose son égalité, car rien n'est plus égalitaire que cette grande roue qui floue hasardement les corps et, sur le coin d'une ordonnance ou par le noir et blanc inversé d'une radiographie, vous apprend que, mines ou palais, ongles noirs ou limés, steppes sahéliennes ou nivernaises, vous êtes désormais damné. Foutu.

Universelle, cette douleur qui, du jour au lendemain, hypothèque la joie sans ségrégation et suspend la vie à l'impondérable, qui sévit comme la beauté, n'importe où et n'importe quand, face à Lubin Baugin ou en cette

église Santa Croce de Florence, là où Stendhal vacilla au milieu des pierres rousses et des grands tableaux d'autel, frappé par la « contemplation de la beauté sublime », cette « sorte d'extase » suscitant une « vie épuisée ». L'immense écrivain, sans voix et surtout sans mots, sans parure ni posture. Stendhal rendu à Henri Beyle. Stendhal qui donnera son nom à un syndrome qui, suturant la beauté à la douleur, établit que l'excès de la première peut enfanter l'averse soudaine de la seconde, comme s'il dût toujours y avoir un mal pour un bien. En tout temps, en tout lieu.

OceanofPDF.com

Je souffre d'un secret dont je ne veux pas.

OceanofPDF.com

Dans mon corps, le monde. Mon corps est la partie qui contient le tout. Il est le planisphère organique du mystère. Je souffre et le monde souffre. Sans causalité, mais en écho. En signe de reconnaissance. L'éviction de ma santé résonne avec tous les maux, m'incorpore à l'Histoire majuscule et aux choses grandes. Ma douleur vagabonde aimante le mal universel. Par elle, je coïncide avec le monde : ce jour de février où ma chatte partit comme moi aux urgences pour une arthrose et des « disques scellés », après moi reçut dans l'échine une infiltration et dans la gueule des pilules, comme moi retourna obliquement se coucher dans son ombre, comme moi sans doute médita sur le fixisme, sur la sélection naturelle et sur l'épuration du vivant, sur ce grand nettoyage qui éteint les morphologies faibles et les tempéraments pauvres ; ce jour de mars où des vertiges me retournèrent le cœur quand à Christchurch, Nouvelle-Zélande, des coups de fusil versèrent pendant la messe un sang antipodique ; ce jour d'avril où l'embrasement de Notre-Dame attisa mon feu intérieur malgré les pompiers et mes antipyrétiques, où brûlaient le bois dans la charpente et le mercure dans mes fesses, où les bandeaux défilants des chaînes d'information disaient notre température à tous deux, car tout se fondait, car je me glissais dans le monde et le monde se glissait en moi ; ce jour de juin où, tandis que je rêvais de coma, une partie de l'Amérique latine fut obscurcie par un défaut d'alimentation électrique ; ce jour long de juillet où Vincent Lambert fut débranché alors que je confiais à mon agenda vouloir « en finir avec la perfusion tyrannique des médicaments ».

Puis vinrent ces semaines printanières où le monde unanime découvrit la pandémie, la vie végétative et la peur de l'invisible, la langue sidérée, le bacille du mal du matin jusqu'au soir, l'ankylose du corps empêché, désaffecté, la nécessité des aliments, l'espoir poitrinaire, les journées entamées, passées à fuir vers soi, les transactions océaniques avec la plausibilité soudaine de la mort, l'illusion abjecte des « réenchantelements », la violence des floraisons sans la joie pour y être, toutes ces semaines sans sidération ni dépareillement pour mon corps meurtri, habitué au mal, rompu à la rupture, satisfait de voir le monde entier goûter la déloyauté de la douleur continue et, avec, le mot « inexorable ». Par ce Blitz épidémique, et contre toute attente, le monde sympathisait, souffrait avec moi. Un fourmilier écaillé rendait partageables l'injustice et les drames sans quoi les hommes sont nonchalants. Des sierras aux pôles, les êtres semblaient reliés par cette douleur qui, pareille à la mienne, pareille aux choses de l'amour et aux palais des mirages, peut s'exaspérer dans l'infini. Le monde entier perdait la tête et l'odorat — phantasme et phantasmie —, découvrait la défaillance subite du goût — de vivre et de manger. Plus encore, et sans l'avouer, car la honte porte toujours la traîne de la douleur, nous découvrions tous que la douleur s'exonère aisément de celle de l'autre, car notre mal est insubstituable, et que dans le cagibi intérieur le petit cintre est foutrement seul.

Les hommes sains, qui n'existent que dans les contes ou les libelles fascistes, et en qui les êtres douloureux voient les adjudicataires du vrai bonheur, me considèrent comme le faible, le débile de la famille, le cousin éloigné ; je leur suis comme bonobo à *sapiens* — un animal, un barbare qui les imite mais saccage jusqu'aux ruines.

OceanofPDF.com

Un méchant soir de mai, le bras en sang et la cuisse comme le bras, égaré dans mes manières de singe, je lis dans une revue médicale ces phrases, follement neuves : « L'imagerie dynamique par le Tep scan nous montre les projections corticales de la douleur physique et de la souffrance morale : elles sont voisines et juxtaposées sur l'aire antérieure. » Je lis, relis cette prose nue qui, remontant à la surface une vérité enceinte dans l'épave du corps, prouve que là, noyées en nous, en moi, douleur et souffrance s'avoisinent comme le Styx et le Léthé, que la chair et le verbe ont partie organiquement liée. Fini la vieille disjonction entre soma et psyché. Tout se tient, tout se touche. Ils l'ont vu. Ils l'ont repéré grâce au « Tep scan », ce scaphandre nucléaire, cette grande machine péremptoire venue dans la nuit entaillée de mai rendre indiscutables mes présomptions animales. Ils l'ont vu, et je vois désormais la proximité sous-marine entre ma « douleur physique » et ma « souffrance morale », entre mon bras et mon effroi, entre mon sang rouge et ma bile noire ; je vois cette topographie des substances mauvaises et des chagrins limitrophes. Les amphores ne sont pas tristes : en elles, des lumières éteintes.

La douleur est la langue impossible relançant le désir de la langue, la spoliation du mot juste, l'intransmissible qui jouit, la tangente asymptotique vers le secret, la littérature. Diderot, la larme enragée : « À tout moment je donne dans l'erreur, parce que la langue ne me fournit pas à propos d'expression de la vérité. J'abandonne une thèse, faute de mots qui rendent bien mes raisons ; j'ai au fond de mon cœur une chose, et j'en dis une autre. »

Voilà tout : la douleur est une maladie du langage.

Ma souffrance de sang-mêlé est une quête défectueuse face au périple du sens. Elle m'oblige à la passion et à la passation, à la traduction. Hiéroglyphe du mal : ma peau, sur quoi se couche Bastet, est une pierre de Rosette que je veux rendre à cette clarté de feu qui n'est pas la transparence mais la levée des ténèbres et la lueur première, l'aube nautique, quand se distinguent les contours des choses et que, dans un embrasement, s'évaporent les faussetés anciennes. Je n'ai, pour déchiffrer ma défroque offerte à l'invivabilité, que le symptôme, ce *lapsus corporis* revenu des amphores comme un rêve gonflé à l'hélium. En mon corps déglingué s'écrit le monde et se forme le sens, fait chair — prurit, bubon ou tumeur. Ma dépouille est une pierre tailladée par les glyphes de la vérité, une page où s'écrit l'énigme à l'encre sympathique.

Corps du texte.

(À Jacques, distraitement silencieux : « Mes ordonnances se rallongent, et les mots y sont de plus en plus illisibles, rédigés par la main du désappointement, comme si cette main eût un temps escompté quelque chose de son pouvoir, avant de découvrir sa propre vanité. »)

La douleur musagète dépose des phrases plénières dans mon corps si mal traité, dans cette arche d'alliance bleuie par les coups. J'essaie d'approcher la physionomie du mystère, la brûlure. Je fouille sans répit dans les livres — gravelle de Montaigne ou épilepsie de Flaubert —, car ma douleur est un lieu-dit, une langue déjà parlée, déjà prononcée par la poésie, le roman et le théâtre, un déjà-vu. Tournant les pages talmudiques, je cherche à défibriller mon angoisse, à me désempir de l'insu. Je m'évertue, ne dors plus.

« Angie, they can't say we never tried. »

OceanofPDF.com

Pas d'écriture blanche, pas de corps simple, propre. Partout de l'impur, de la poussière et de la merde, des épithètes froissées et des subjonctifs spermatiques, du bazar, du bordel et du baroque, des tesselles et des amphores, des ors et des ombres, de l'inadhérence et du frelatage, de la fureur délirée, des gestes amples, des masques inquiets et des grimaces gigantesques, du kabuki.

OceanofPDF.com

Je voudrais que ma langue aliéniste fouille mon corps de bête pour en extraire la douleur incarnée, faite carne, pour trouver cette petite partie oubliée où l'être s'avère et où l'âme gît, ce sot-l'y-laisse qui est le concentré du mal, le précipité de ma folie, la tête de la Méduse, l'amont du chagrin, l'épine despotique, le rosebud, le motif dans le tapis, la ronce dans le paradis perdu, la cause véritable du bruit, l'étymologie de tout, le mot oublié. Je voudrais que ma langue fouille mon corps comme le couteau épluche ma peau, l'échancre d'encoches semblables aux annotations rubicondes que les professeurs inscrivaient marginalement dans mon cahier d'écolier et qui font qu'aujourd'hui je me corrige. Je voudrais que ma langue en fouille d'autres — lapement, traduction ou *french kiss* —, qu'elle jouisse de rencontrer l'autre langue, bruissée en moi comme le susurrement de l'univers, comme le premier cri par lequel on respire et meurt à la fois, ce cri qui retentit sans fin dans mon cœur découronné. Je voudrais que ma langue soit effectuation, que la lumière soit mais n'assouvisse rien, que l'ombre demeure mais sans peine, que le mystère ravitaille ma vie sans enfler ma douleur, que le mal produise des mots ainsi que des images, moi qui ne sais rien du pastel, du fusain et du broiement de la cochenille. Je voudrais que la révélation me délivre sans me condamner à l'inexistence ou à l'illégitimité dans le grand Escorial, car il est dangereux d'être soudainement désincarcéré, d'être redonné à cette oisiveté faite de temps libres et de temps morts, sans le clapotis des marées ni le cliquetis des verrous. Je voudrais être disculpé sans non-lieu, être rendu à la paix, à

l'innocence sans indemnité, à la douceur sans prérogative, moi qui suis ma victime et mon témoin, le seul vrai témoin de ma douleur, moi qui viens à ce livre comme à la barre pour que soit dite l'horreur et donnée la justice, loin des réparations qui jamais ne viendront car jamais ne vinrent.

Je voudrais que le mot « euthanasie » ne sortît jamais de ma bouche.

Je voudrais vivre malgré, et que ce *malgré* soit une mansuétude pareille à celle que s'accordent les bêtes qui, sans agrément, se rencognent dans les prés et les jardins, prennent congé du babil pour la phrase intérieure, pour le mot su mais jamais prononcé ; que ce *malgré* soit une indulgence sans jouissance, non pas le gré du mal, donc, mais peut-être la grâce même, celle qui fait déposer les armes et dormir les vaches.

Je voudrais ne plus dire, et ne plus être dit.

Je voudrais cela.

OceanofPDF.com

Aujourd'hui, Bastet est morte.

OceanofPDF.com

© Éditions Gallimard, 2023.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

COLIN LEMOINE

Malgré

« Un jour, j'ai eu mal.

Non pas comme d'habitude, comme dans l'ordinaire des jours, ici ou là. J'ai eu mal ici et là, par ici et par là, mal comme on ressent une décousure, insituable. Quelque chose en mon for intérieur s'est déf lagré. J'ai alors eu mal pour toujours, à jamais, mal comme se fait la nuit, comme on reçoit l'extase ou la mort, mal comme on aime les jougs, les spasmes et l'ivresse, l'étau qui serre et le bât qui blesse, octobre, pleurer et sa mère, toutes les douleurs exquises. J'ai eu mal pour de bon, comme un chien, comme un chiot. Je me suis alité, surmené en espoirs trahis, perdu dans l'éclatant désastre du corps.

J'ai alors erré dans le grand règlement intérieur.

L'histoire de ce livre commence à compter de ce jour, ignoré. »

Colin Lemoine a publié son premier roman, Qui vive (2019), aux Éditions Gallimard.

nrf



OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

QUI VIVE, *roman*, 2019

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

Un jour, j'ai eu mal....

Il n'y eut pas de...

La douleur anéantit la temporalité...

Dans la psyché du salon,...

Mon charme n'est pas rompu...

Ma souffrance est un supplice...

Au milieu de ma douleur,...

Ceci est mon corps. Mon...

Suis-je malade ?...

L'échec et l'éparpillement diagnostiques imposent...

L'enfer n'est pas la douleur...

Est-ce que la mort de...

C'était mieux avant. Pour échapper...

Le monde est tremblé. J'essaie,...

Mon corps bourdonne, pulse et...

La douleur, qui impose positivement...

Je vais à la...

À quoi donc ressemble ma...

La douleur est irreprésentable ;...

Sur la feuille qu'elle arrache...

Je vis dans un monde...

La douleur exile en idiotie....

En vacances, sur les hauts...

Ma douleur est une intériorité...

Sans douleur, j'aurais joui. Sans...

Parfois des cessations et des...

Quelle est l'espérance de ma...

Comme celle des nouveaux amants,...

(À Suzanne, devant qui je...

Souffrir, c'est attendre. Attendre de...

Je suis prêt à tout...

Ma douleur s'origine dans une...

Je m'exècre. M'abominent mes pensées...

Je me souviens du souk...

La douleur est une substance....

Je m'enferme dans les toilettes....

J'ai décidé de tenter l'expérience...

Je rêve de mots légers,...

Alors, c'est donc cela, des...

Je ne suis qu'ici et...

Contre toute attente, moi qui...

Il m'arrive d'aller à l'église...

La douleur n'est plus simplement...

Pour que cesse l'urgence, faut-il...

Céder, cesser. Consentir. Quelle forme...

Ma douleur est une addiction....

Le kilodouleur, telle pourrait être...

J'erre dans la nuit. À...

Je viens de recevoir par...

À notre bras, un bracelet...

Je devrais couper les ponts...

Ce n'est pas mortel, me...

Je suis reclus par ma...

Qu'en est-il, ailleurs ? Comment...

Je souffre d'un secret dont...

Dans mon corps, le monde....

Les hommes sains, qui n'existent...

Un méchant soir de mai,...

La douleur est la langue...

Pas d'écriture blanche, pas de...

Je voudrais que ma langue...

Aujourd'hui, Bastet est morte....

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
Malgré de Colin Lemoine
a été réalisée le 13 janvier 2023
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072993480 - Numéro d'édition : 545243)

Code Sodis : U46782 - ISBN : 9782072993510.

Numéro d'édition : 545246

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.

OceanofPDF.com